



N°4

Revue Trimestrielle

octobre • décembre 1978

Prix: 5f.

PEROU: UNE EXPEDITION, DES MONTAGNES, DES KEPIS...

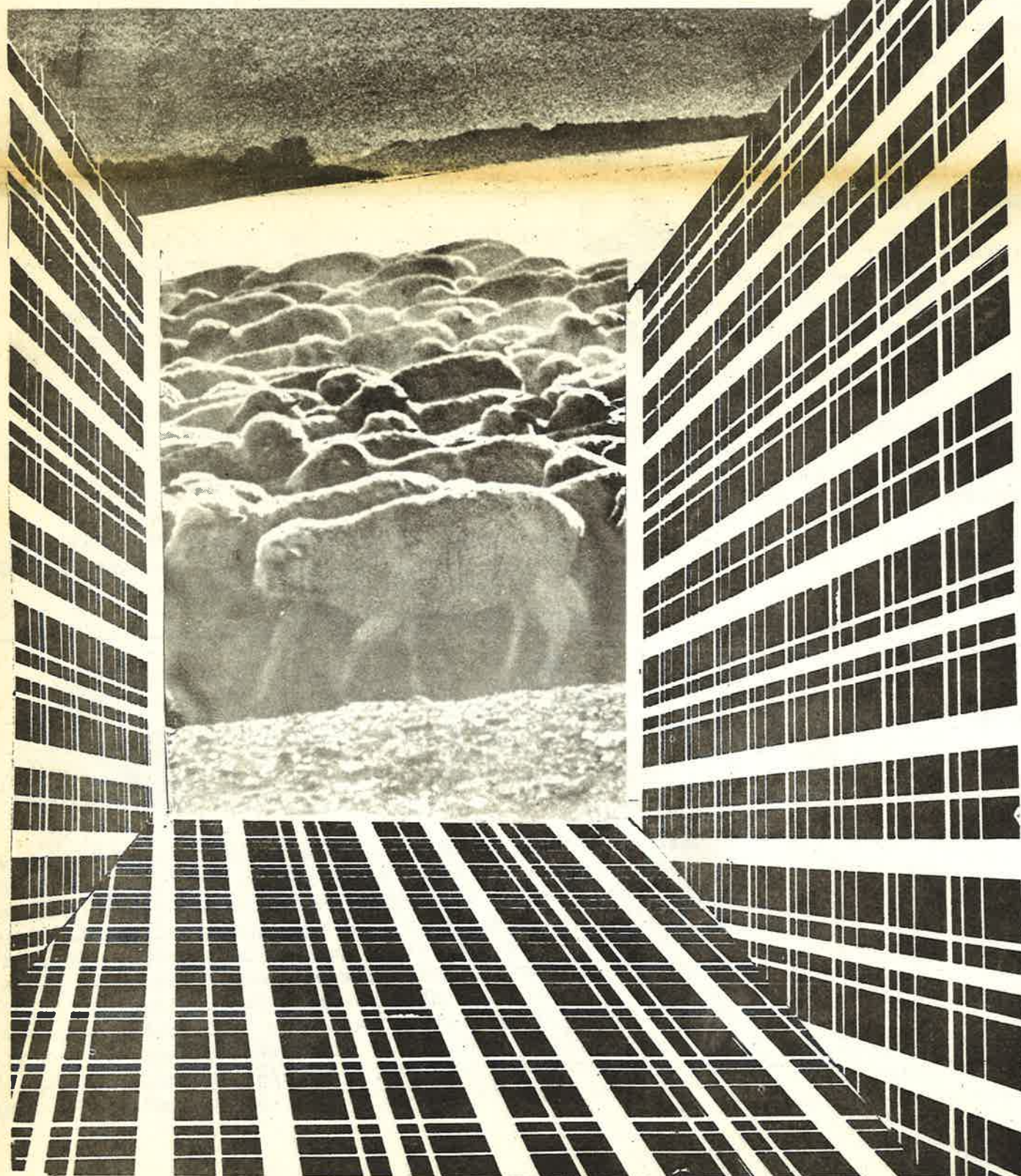
**MEDECINE,
FRIG ET
CORTISONE**

**LA CHASSE
ET LE
FRISSON
DU BAROUD**

sommaire p.2

tout ce qui n'est pas
en devanture
est à l'intérieur.

**ANIMATION ET
PROSTITUTION**



2 ON Y VA PAR QUATRE CHEMINS



sommaire

Si TRANSHUMANCES venait de la ville, il trouverait facilement le minimum de lecteurs qu'il lui faut pour survivre. Comme il aurait ces lecteurs, il saurait qui ils sont, il écrirait avec eux. Tout s'enchaînerait. Seulement, Transhumances est fait dans un désert à touristes. Il sait à qui il veut parler, mais ces lecteurs sont dispersés dans l'urbain et dans le rural. Impossibilité d'être local, régional ou national. C'est ce que nous voulons, même si la situation est inconfortable. Nous nous en remettons à quelques idées qu'il s'agit de répéter assez fort pour tenir jusqu'à ce que ceux pour qui on écrit aient le temps de s'apercevoir de notre présence, aient le temps de nous lire et de nous écrire.

On écrit vers ceux qui se reconnaissent comme nous, ni de la ville ni de la campagne. Ni mobiles pour le plaisir, ni sédentaires par principes.

Il faut privilégier l'autonomie sous toutes ses formes. Ce N°4 nous le refusons comme soumis à la saison: saison creuse, journal creux. Peut-être. Répétons-le, hors d'un rythme biologique, la saison désigne seulement une pointe dans le profit capitaliste. Celui-ci nous concerne et même il nous conditionne, mais nous ne le reconnaissons pas pour nous dicter nos paroles. Pour nous c'est le printemps chaque jour de l'hiver (et réciproquement).

Le sommaire peut paraître hétérogène, mais tout se tient. Entre la conquête militaro-culturelle de Briançon au mois d'août et la dépossession d'eux-mêmes des paysans de l'Altiplano, nous ne voyons pas de continuité, mais une proximité, une inquiétante familiarité. La distance aussi il faut l'abolir !

Qui est, qui fait TRANSHUMANCES ?

Est-ce si important? Une poignée de travailleurs saisonniers, de lycéens et quelques "dériveurs légers", rassemblés autour de quelques idées vagues pour rester vivantes. Errance, nomadisme, dérive... dans un espace quadrillé, policé, militarisé. Rencontre, passage... dans un monde où la rencontre n'est plus que simulacre et le passage une contrainte.

TRANSHUMANCES parce que le mot est double: TRANS nomade et HUMANCES sédentaire.

Pour marcher à notre pas. Vite ou lentement mais volontairement.

Pour détenir le privilège exorbitant d'aller et venir, de revenir sur nos pas, de nous répéter et de nous contre-dire...

ABONNEZ-VOUS !

Découper ou recopier et envoyer au journal

* Je m'abonne pour 4 numéros, je verse 18 Frs ☐

* Je suis chômeur, lycéen(e), étudiant(e), je verse exceptionnellement 16 Frs ☐

* J'ai un peu plus d'argent, je verse un maximum, à partir de 20 Frs ☐

* Je désire et je veux soutenir la courageuse initiative je donne 50 Frs ☐

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Libeller le chèque à l'ordre de Luc PASCAL CCP 416193X DIJON

- Page 1 : Horizon d'une ville
- 2 : Editorial: On y va par quatre chemins...
- 3 : Entre ville et campagne: entretien avec un notaire.
- 4 : Dialogue pour un village menacé.
- 5-6 : L'irrésistible ascension de l'Office Culturel de Cluny.
L'animation et la ville.
Points de vente du journal.
- 7 : Lieux-perdus de la prude ville de B.
- 8-10 : La face cachée du Pérou: Carnets d'un voyage.
Répression, ethnocide, impérialisme.
- 11 : L'Afrique des valeurs perdues.
- 12-13 : Médecine, fric et cortisone: un témoignage.
- 14 : La chasse et le frisson du baroud.
Une manoeuvre militaire en forme de fleur: Gentiane XXIII.
- 15 : Pâturages et ruminations variées parce qu'il faut rabacher pour se faire entendre.
- 16 : Familiarités et voisinages, presse-libre.



TRANSHUMANCES Revue Trimestrielle
Adresse: "Le Refuge" Le Rosier Val-des-Prés
05100 Briançon

Directrice de publication: Emilie CARLES
Imprimerie: VRA, 10, Av. Viallet 38120
St-Egrève

Dépôt légal: 4^e Trimestre 1978

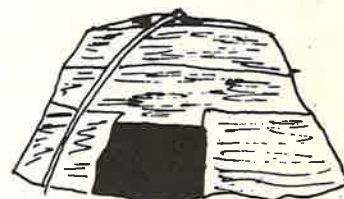
Abonnement: 20 Francs pour 4 numéros

C.C.P.: L. Pascal 4161 93 X Dijon

ISSN 0182-3108

Ont participé: Claire CUDDY, André FRANQUEVILLE,
Pâquerette FOREST, Luc MARCHELLO, Philippe MAYAUD,
Marie et Marc PASCAL, René SIESTRUNCK.

Dessins de Frédéric SIMON.



Enfin quelques données objectives pour ceux qui connaissent Briançon seulement comme un nom sur une carte. Le Briançonnais est une région de hautes montagnes, peuplée de 15000 âmes, située à un confluent de vallées. Les montagnes sont belles et la lumière légendaire. Ce petit pays a été marqué successivement par l'armée, des industries foireuses, le climatisme et le tourisme. C'est de ce pays idyllique quant au cadre mais catastrophique pour ceux qui tentent d'y vivre sans passer par les filières normales (gendarmerie, armée, douane, PTT etc...) que vient TRANSHUMANCES. C'est de là que nous sommes pour parler.

ENTRETIEN AVEC MAITRE CHAVANNE

M^o CHAVANNE est notaire à Briançon depuis 20 ans. Sa profession lui a donné une position privilégiée d'observateur de la transformation du pays. Il a ainsi assisté à la disparition de l'agriculture, la croissance urbaine, l'urbanisation touristique. Il a accepté de raconter à Transhumances comment il a perçu ce mouvement à travers le point de vue que son travail lui donne, quotidiennement, sur le terrain.

UN NOTAIRE

TRANSHUMANCES: Quelques questions sur le métier de notaire, si vous le voulez bien. Quel est son rôle, son pouvoir, s'il en a un ?

M^o CHAVANNE: La fonction du notaire est multiple. Elle s'adapte aux circonstances et à la localité. D'autre part elle a beaucoup évolué. A l'origine la définition du notaire c'est d'être un officier public. Il est là pour donner l'authenticité aux conventions que les particuliers passent entre eux. Il met par écrit et de manière incontestable les conventions orales. A l'époque de la mise en place des institutions, le notaire était celui qui savait lire et écrire dans le village. Il était un peu l'écrivain public.

Actuellement c'est un peu différent. Il y a la part du "monopole" et celle du conseil hors-monopole. Le monopole c'est l'exclusivité qu'ont les officiers publics et donc les notaires, de dresser les actes authentiques d'enregistrement de toute transaction, toute mutation immobilière. Et puis il y a toute une part de notre travail qui se situe hors monopole. C'est même maintenant le côté le plus important et le plus intéressant, c'est le conseil. On est un peu des vulgarisateurs en droit, pour l'achat d'une maison, un testament, une succession...

Tr.: Et comment vous situez-vous par rapport aux agents immobiliers ?

M^o C.: C'est complètement différent. S'il arrive qu'on fasse de la vente ou de la promotion immobilière, en fait ce n'est pas notre métier. On est, et on veut rester, le conseil des deux parties à la fois. L'agent immobilier, lui, ne conseille que le vendeur. Le notaire par contre est le conseil de l'acquéreur et du vendeur. Il doit les mettre en garde contre les erreurs qu'ils peuvent commettre. Le notaire reçoit les conventions des gens mais il n'est pas là pour mettre en avant tel ou tel produit. Autre différence, la rémunération...

Quand il n'y a pas d'agences, comme dans les régions rurales par exemple le vendeur nous apprend qu'il cherche à vendre. Si on trouve un acquéreur éventuel, on les met en rapport. C'est tout.

Tr.: Si le travail du notaire a beaucoup changé, cela doit vouloir dire que les formes de la propriété ont aussi beaucoup changé. Nous sommes dans un pays désormais autant urbanisé que rural; la propriété touristique introduit de grandes modifications dans le "paysage" foncier; les habitants du pays, appelons-les les natifs pour les distinguer des "étrangers", résistent-ils à cette pression foncière, résistent-ils à la tentation de la spéculation? Et puis perdu entre ville et tourisme, le vieux droit coutumier qui protège les derniers agriculteurs. Il y a pas mal

de mystères, de faits mal expliqués, dans l'attachement à la terre, qui n'est pas le privilège des cultivateurs, sans doute parce que là où des racines humaines sont en jeu, il n'y a pas de règles, rien ne se répète. tout est original...

M^o C.: Il se passe le phénomène suivant: ne trouvant plus à se loger dans des conditions satisfaisantes, beaucoup de personnes sont contraintes d'accéder à la propriété. Cela pour plusieurs raisons. D'abord ce n'est plus du tout intéressant de faire bâtir un immeuble pour le louer, ce n'est plus un placement. Ensuite, une certaine propagande en faveur de l'accession à la propriété, conjuguée à une augmentation certaine du niveau de vie. Et puis, il faut bien le dire, un désir d'être chez soi, de posséder son propre toit, de se mettre à l'abri.

Mais pour que les uns puissent acheter, il faut bien que les autres aient vendu à un certain moment. Les paysans n'ont jamais vendu de gaité de coeur. Les seuls qui ont tout vendu sont ceux qui sont partis, les autres n'ont cédé que petit à petit, parcelle après parcelle, parce qu'on les a sollicités, tentés, séduits. Et puis les prix qu'acceptaient de payer les acheteurs touristiques étaient tellement sans rapport avec les prix pratiqués dans le pays, que bon nombre ont vendu. Mais cela s'est fait lentement. Ce mouvement remonte déjà à 50 ans dans la vallée de la Guisane.

Les natifs eux-mêmes construisent beaucoup. On a des centaines d'exemples dans la région d'héritiers d'un certain nombre de champs, ne les cultivant plus, qui ont vendu une ou 2 parcelles pour se construire une maison, parce qu'ils n'avaient plus moyen de se loger autrement. Ils font ça une fois mais ne continuent pas. Ils gardent les terres qui leur restent.

LE DROIT COUTUMIER

Alors toutes ces constructions, sur tout les résidences secondaires, ont bien du mal à respecter les droits quant aux canaux, aux mitoyennetés. Notez que le gros problème de la campagne a toujours été celui des servitudes, des droits de passage et des limites de propriété, disons en général, les actions en bornage. Dans certains villages, on se prenait à coups de couteaux pour des histoires semblables. La rareté du sol, la dureté de la vie expliquent qu'une borne déplacée d'un mètre, ça compte.

Aussi la société rurale s'était-elle dotée d'un droit coutumier très précis, qui concerne notamment et de la manière la plus précise les canaux d'irrigation. Il y avait et il y a encore dans certaines communes des kilomètres de canaux qui exigeaient à chaque printemps un entretien minutieux. Tout cela était codé ainsi que les heures et le droit d'utilisation. Ainsi dans chaque commune y avait-il un adjoint des canaux.

D'autre part, bien souvent, les champs sont enclavés les uns par rapport aux autres, si bien que vous devez laisser en bordure de votre propriété, la largeur du mulet bûlé, 80 à 90 cm, permettant l'accès à la parcelle située au-delà de la votre. On n'allait absolument pas dans les champs avec la charette. On roulait le foin dans des trousses, portées par l'homme ou le mulet selon le terrain, jusqu'au chemin le plus proche. Et ces usages même s'ils ne sont à peu près plus pratiqués aujourd'hui doivent être respectés. Il ne reste malheureusement qu'un ou deux paysans par village. alors il faut au moins leur permettre de travailler.

Tr.: Cet enclavement des champs, les uns par rapport aux autres suggère qu'il y avait une discipline dans la fauchaison, la moisson, etc. L'exposition, la situation par rapport aux chemins d'exploitation, les rigueurs du climat, l'altitude sont autant de contraintes qui mobilisaient un esprit communautaire, difficile à conserver aujourd'hui. Il faut parler d'un sens perdu de la mitoyenneté, il faut aussi se poser des questions à propos de la propriété, se demander si elle peut dépasser son caractère strictement juridique pour devenir une idée collective ?

PROPRIETE COLLECTIVE ?

M^o C.: Oui, à Cervières par exemple. Les Cerveyrins sont attachés collectivement à leur pays, pas seulement à leur lopin, ni à "la terre" comme à quelque chose d'abstrait. Maintenant ils essaient de faire une expérience et j'espère qu'elle réussira! Mais vous ne pouvez pas imaginer la différence d'esprit d'un village à un autre. A Cervières c'est peut-être l'isolement qui explique ce sens communautaire. On peut citer Névache aussi. Mais l'isolement n'explique pas tout; il faut aussi une disposition heureuse à ce type de relations sociales.

Il y a aussi une idée qu'il faut se sortir de la tête, tout au moins en montagne, c'est l'idée du paysan spéculateur. En fait, lorsqu'un paysan dit qu'il ne veut pas vendre, on conclut tout de suite qu'il voit plus loin, qu'il spéculé. Mais, s'il spéculé objectivement, c'est parce qu'autour de lui on spéculé et de ce là il n'est pas responsable. D'ailleurs en montagne, il n'y a pas de gros propriétaires, il n'y a pas de quoi faire de grosses fortunes. Les parcelles sont tellement nombreuses dispersées et pulvérisées qu'il est impossible de spéculer comme d'autres ont pu le faire dans les banlieues des grandes villes notamment.

Tr.: Donc dans les champs chacun respectait la récolte de l'autre, mais dans les villages, dans ces maisons groupées, serrées les unes contre les autres, est-ce qu'il n'y a pas dans cette mitoyenneté quelque chose de comparable? Est-ce que vivre groupés côte à côte, ne demandait pas un respect du voisin plus grand que celui que demande aujourd'hui l'habitat dispersé ?

M^e C.: Oui, il y a à cela beaucoup de réponses. Même les natifs se sont mis à construire au milieu d'un champ. Du jour au lendemain, ils sont devenus individualistes. Etre chez soi, sans doute, c'est posséder ses quatre murs et ne plus en partager un avec un voisin, ce voisin qui est d'ailleurs beaucoup plus gênant maintenant qu'il se trouve en face et non plus à côté. C'est assez curieux cet attrait pour la maison indépendante, parce qu'autrefois, au contraire, l'isolé c'était le pauvre type, l'exclu.

Tr.: Alors le phénomène touristique, par rapport au foncier...

M^e C.: Il a tout désorganisé. C'est une autre optique. Lors des partages aucun héritier ne peut plus garder la maison familiale. La moindre baraque atteint un tel prix qu'il a tout intérêt à la vendre et à bâtir. Mais la dégradation du fait du tourisme telle qu'on la voit aujourd'hui, n'a pas été immédiate. Beaucoup de propriétaires se sont bien défendus. Ils ne vendent pas volontiers. Mais alors que jusqu'ici, hormis les ventes de

terrains et quelques emplois pas très attrayants, le tourisme a plutôt profité à des gens venus de l'extérieur, l'expérience venant, des jeunes du pays commencent à réaliser pour eux-mêmes des entreprises, des commerces, des hôtels, alors que vingt ans plus tôt ils auraient été exclus du projet sitôt après avoir vendu le terrain nécessaire au promoteur. Cela c'est tout de même encourageant. Il faut souhaiter que ce mouvement s'accroisse.

Propos recueillis par P.M. et R.S.

DIALOGUE POUR UN VILLAGE MENACE

La fête au village, c'est la dernière occasion de se rencontrer. Ce jour-là tout le monde est à portée de parole de tout le monde. Ce jour-là l'"étranger" est abordable, l'homme du pays aussi. Les barrières du langage s'abaissent. Le dialogue commence de n'être plus le croisement de deux monologues. Bref, on parle !

Un paysan qui se tient en défense sur sa terre, une terre qui est sienne depuis toujours et un habitant transhumant, militant d'une association écologique, qui recherche plutôt une participation à une jouissance collective de la nature, parlent. Leur lieu géographique coïncide, mais non pas leur lieu symbolique, ou imaginaire, ou... mais écoutons-les.

A: J'ai vos affiches. Les problèmes quotidiens, les petits et grands problèmes... Qu'est-ce que vous connaissez de ces problèmes ?

B: C'est justement pour cela que nous organisons un débat, afin de les mieux connaître. Et j'espère que vous viendrez pour nous expliquer ce qu'ils sont. Tenez, voici un tract, qui vous expliquera notre position.

A: (prenant le tract, le pliant en 4 et le mettant dans sa poche). Je n'irai pas à votre réunion. Qu'est-ce que vous en savez de nos petits et grands problèmes ?

B: Eh bien, j'en ai appris quelques uns lorsque je me suis rendu à la dernière réunion du conseil municipal. Vous vous souvenez que j'ai approuvé C dans sa proposition de faire un barrage le 14 Juillet.

A: Là, vous avez eu raison.

B: Et peut-être aussi dans d'autres points. Mais au fond, qu'est-ce que vous nous reprochez ?

A: De nous prendre pour des cons.

B: Nous avons toujours soutenu la thèse que nous combattons pour vous, et que nous n'avons pas d'intérêt personnel quelconque, et que nous n'avons pas d'intérêt spéculatif comme certains, dont je pourrais donner le nom qui font de la spéculation ici depuis des années. Toujours, et depuis l'année de notre fondation, nous avons soutenu la thèse que la population locale devait garder la maîtrise foncière.

A: Pour des cons...

B: Mais enfin, qu'est-ce que vous avez à me reprocher depuis trente ans que je viens ici ?

A: En été... pas en hiver

B: En hiver également, mais c'est vrai que je n'y habite pas en permanence. Mais qu'est-ce que vous me reprochez ? Par ma profession, j'étais tenu à une certaine réserve.

A: Hum !

B: (en colère) Que me reprochez-vous ? Donnez-moi un seul cas, un seul...

A: (il garde le silence)

B: Qu'est-ce que j'ai fait néanmoins pour la commune... Tenez au cours de l'inondation...

A: ... en 56

B: ... cette inondation qui a détruit votre scierie, j'ai écrit un article à la suite de quoi, un lecteur a envoyé 10.000F au curé. Et, à cette époque, 10.000F c'était une somme !

A: Mais cet hiver, quand mon toit s'est effondré, vous n'êtes pas venu.

B: Mais j'avais mon propre toit... et aussi 80m de route à déneiger chaque jour, pour pouvoir sortir de chez moi à Briançon.

A: (marquant une pause) Ah, je suis content de discuter avec vous... Il y avait longtemps que je voulais avoir une conversation avec vous.

B: Eh bien, c'était facile. Vous le voyez.

A: Mais c'est la première fois... Tenez un autre problème. Celui des élections. Il y a 80 habitants permanents. Et aux élections nous sommes 280.

B: Eh bien, la solution est de procéder à la radiation des inscriptions irrégulières, comme cela se peut faire chaque année, et comme cela se pratique partout.

A: On ne peut pas. On n'est pas assez forts.

B: C'est parfaitement possible, c'est le travail de la commission municipale à la fin de chaque année.

A: On ne peut pas... Vous êtes plus intelligents que nous, vous êtes plus forts, vous êtes plus nombreux. Je vois ce que vous voulez faire... Lors que le dernier habitant aura disparu

et c'est ce que vous voulez, alors vous ferez un village de vacances.

B: Qu'est-ce que vous racontez ? C'est exactement le contraire que nous avons dit dès le premier jour : ne vendez pas, gardez votre terre, chassez les promoteurs, sinon vous êtes perdus.

A: (qui suit son idée)... Mais je suis encore chez moi ici. Tenez, l'autre année, vous connaissez Mme D ?

B: Je la connais comme voisine, mais sans plus.

A: Eh bien vous savez ce qu'elle m'a dit ? Je venais de tuer une grive. Elle m'a dit : vous, chasseurs, vous troublez notre tranquillité !

B: Mais en quoi suis-je responsable de cette Mme D ? Il y a des connards partout.

A: Mais elle l'a dit. Et je suis encore chez moi ici.

B: Écoutez, venez à notre réunion, et on vous donnera la parole tant que vous voudrez, et autant de temps que nécessaire.

A: Je ne sais pas parler en public.

B: Ça ne fait rien. E qui est présent, et qui n'a rien dit, mais qui est très proche de ce que vous pensez, saura traduire ce que vous avez l'intention de faire connaître.

A: On verra. En tout cas je suis content d'avoir eu cette conversation avec vous. Je suis content d'avoir pu vous dire ce que je pensais depuis longtemps... mais avant que nous nous quittions, allons boire le verre de l'amitié.

B: Mais alors c'est moi qui offre.

A: Non, c'est moi qui offre. Vous m'avez mis à un indigène du pays de payer un verre à un touriste.

B: Alors une limonade...



CLUNY DES MISSIONNAIRES

MERCENAIRES DE LA CULTURE

1^{er} FESTIVAL A BRIANCON DE L'O.C.C.

Début juillet des calicots rouges et blancs apparaissent aux portes de la ville. Les briançonnais venaient d'apprendre que le 13 juillet au 17 août la ville serait un théâtre permanent. Mais qui donc inaugure "son premier festival à Briançon"? La municipalité, diront certains.....d'autres affirmeront ne pas savoir! Ils l'apprendront tous quelques jours plus tard: c'est l'O.C.C. ou plus clairement l'Office Culturel de Cluny. Par la suite au bas de chaque programme largement distribué, on pouvait lire: "animé par l'O.C.C., organisme national agréé, avec la participation de l'Office du tourisme, du Comité permanent des Fêtes et la J.C.E. du Briançonnais." (Jeune Chambre Economique)

Théâtre, musique, chorégraphie, cinéma, animation, un spectacle par soirée, 70 manifestations, 11 000 spectateurs, affirme Cluny!

genèse de l'ascension

Il y a plus d'un an, alors que Monsieur Dijoud était à la fois Maire de Briançon et Secrétaire d'Etat à Jeunesse et Sports, l'Office Culturel de Cluny, en tant que Fédération agréée par le Ministère, rend visite à son ministre, nouvellement arrivé. Un animateur raconte: "après avoir parlé de nous, Monsieur Dijoud nous a parlé de sa ville, en nous disant que ce que l'on faisait l'intéressait. C'est lui qui nous a parlé de Briançon on ne connaissait absolument pas..." Monsieur Dijoud était apparemment intéressé par une action socio-culturelle dans sa ville... Mais les animateurs de Cluny préféraient réaliser une étude préalable de la région pour sentir les besoins en la matière. "L'idée est née comme ça. La première phase de cette étude était une présence l'été. Tout simplement parce que l'été ça nous était possible." "Tout simplement! Le Briançonnais, en période estivale, est l'un des déversoirs de la grande migration vacancière. Située aux contreforts du massif des Ecrins, Briançon ville historique (fortifications du célèbre Vauban), accueille l'été une population, qui dépasse de beaucoup la population stable. En faisant une animation socio-culturelle à la période touristique, l'O.C.C. s'assurait une clientèle et apportait au système touristique un cautionnement sans limite.

En novembre, une patrouille de reconnaissance s'infiltrait discrètement à Briançon. Peu de gens les aperçurent, ces responsables de l'implantation de l'Office! Quelques briançonnais privilégiés ont eu connaissance du prochain débarquement... La situation a évolué jusqu'au mois d'avril, où "la municipalité a paniqué un petit peu pour des raisons financières."

Les élections municipales partielles de juin ont encore retardé les décisions. Enfin "le feu vert a été donné le 25 juin."

missionnaires et techniciens

Les animateurs de Cluny n'aiment pas semble-t-il aborder le problème de leur motivations. Nous avons demandé à l'un des responsables du Festival pourquoi l'Office s'était donné "mis-

sion" de faire quelque chose à Briançon, où ailleurs en matière de socio-culturel. La réponse: "parce qu'il y a des villes..." Au cours d'un entretien qui a duré plus d'une heure nous avons eu des difficultés à percevoir le discours qui soutenait leur action. Ce n'est qu'en lisant des publications de l'Office (documents qu'on ne nous a pas proposés, que nous avons obtenus par ailleurs) que nous avons découvert, caché derrière le socio-culturel, une vocation, celle d'être "missionnaire de la Sainte Espérance". Derrière le festival un mouvement communautaire chrétien se dessine.

Missionnaires ou techniciens? Aujourd'hui c'est Monsieur Dijoud qui fait appel à eux, demain une autre ville... le festival continue. L'animateur questionné ne répond aux questions sur la signification de leur action, que par des mots humanistes, peut-être, mais vides de sens: "notre motivation profonde, à long terme en briançonnais, ce n'est pas de faire de l'organisation de festival, c'est de mettre les gens en relation. Si l'on propose ces services, c'est qu'on sait par expérience que Briançon de maintenant à 10 ans, soit va stagner, soit va passer un cap..., il paraît évident et important que des personnes se rendent disponibles pour essayer d'absorber, avec des associations, avec des quartiers un certain nombre de problèmes qui vont apparaître". On perçoit à travers le discours un souci qui peut apparaître généreux.

L'Office qui a déjà beaucoup (???) d'expériences en milieu urbain, propose ses services à une population qui va être obligée de faire face rapidement au monstre Ville. Missionnaires, ils annoncent nos difficultés prochaines, techniciens ils proposent des remèdes. On peut comprendre alors que le Festival a été la campagne de publicité; l'enquête future que réalisera l'Office l'étude de marché; l'implantation d'une communauté de Cluny, la vente de services. L'O.C.C. appelle cette méthode: l'A.G.M.....

A.G.M: armée, tourisme, église, mairie.

A peine débarqués, les organisateurs du Festival se dirigèrent vers les représentants des institutions briançonnaises. Nos lecteurs les connaissent bien: il s'agit principalement de l'Armée, du Tourisme, de la Municipalité et dans le cas présent de l'Eglise. Les "Clunéens" savaient qu'ils y trouveraient des appuis... Les résultats dépassent, pour un certain nombre de briançonnais, les limites de l'entendement. Briançon qui ne possède pas encore de salle des fêtes, s'est dotée pour la période estivale de plusieurs théâtres: le théâtre d'Artagnan (le gymnase militaire), le théâtre des Templiers (salle paroissiale), la Collégiale (église)...



VOCATION

"ETRE MISSIONNAIRE DE LA
SAINTE ESPERANCE"

COMMUNAUTE LAIQUE DE BAPTISES, HOMMES ET FEMMES,
QUI METTENT EN COMMUN LEURS BIENS: MATERIELS,
HUMAINS ET SPIRITUELS; VIVENT DANS LE MEME ES-
PRIT LEUR ENGAGEMENT TOTAL, POUR REALISER, AVEC
MARIE COMME MERE, AU REGARD DE CETTE SOCIETE
PARFAITE DES TROIS PERSONNES, L'HARMONIE; ET
PORTENT PAR LEUR VIE DE COUTUME ET DE
TRAVAIL, DANS LE MONDE, UN TEMOIGNAGE DU BEAU,
DE L'UNITE ET D'ESPERANCE: MESSAGE DE L'INCAR-
NATION DU CHRIST: ROI, PROPHETE ET PRETRE

COMMUNAUTE

DISPONIBLE
ABANDON
RESPONSABLE
TRANSPARENCE
DON

SPIRITUALITE D'ACTION: CHOIX

O.C.C

OFFICE CULTUREL DE CLUNY

ORGANISME NATIONAL AGREE
PAR LE
MINISTRE
DE LA JEUNESSE DES SPORTS
DES LOISIRS
RECONNU D'INTERET GENERAL

"Nous, nous partons du principe que les services techniques sont là pour rendre des services à la ville, alors nous allons, avec notre liste de problèmes en disant : j'ai besoin de ça... Je vais voir l'armée en disant : avez-vous une salle, est-ce qu'elle vous sert... nous avons un problème de salle... Je fais abstraction du problème de l'institution." Cluny a réussi parfaitement son intégration dans les institutions briançonnaises. L'association Armée, Tourisme, Eglise, Municipalité est garante de couvrir un réseau social assez large pour que l'Office obtienne un certain crédit de la part de la population. Niant donc les conflits inévitables d'une ville, et "devant l'éclatement des personnes et des groupes au sein de la cité", l'O.C.C. met sa stratégie de bataille en avant : l'Animation Globale Méthodique, dite aussi A.G.M., "pierre angulaire de l'action de Cluny."

Le festival n'était que l'avant-garde de la guerre que veulent mener les organisateurs au tissu social briançonnais.

Un animateur ne cache pas que la prise de position officielle, par l'activité du festival fait partie de leur méthode d'approche. Dès l'instant où l'on est reconnu par les institutions "on peut effectivement obtenir le gymnase militaire, on peut avoir une salle municipale, puis permettre à des gens qui peut être ne l'auraient pas eu d'y mettre les pieds..."

Devenir un relais entre la municipalité et les populations locales. On entre effectivement dans les structures de la ville... L'O.C.C. entre réellement dans les structures institutionnelles de la cité, dans la superstructure. N'y a-t-il pas une contradiction entre : "pour nous l'animation c'est un truc global, parce que pour améliorer la vie de l'homme, il faut s'occuper de tout..." "l'amour est le mot central de notre action", et la réalité du festival, qui ressemble bien plus à une promotion touristique, à une affaire de techniciens, d'imprésario, qu'à une mise en relation d'un tissu social.

apolitisme et culture

" Nous on est apolitiques, c'est une puissance..." affirme un animateur. C'est ce choix qui leur permet d'être proche de tout le monde et principalement des superstructures. On dégage le terrain de bataille de toutes les aspérités politiques, des problèmes de pouvoirs et de contre-pouvoirs de la cité. Quelle chance pour un maire politique d'inviter des apolitiques ! Qui se sert de qui ! La municipalité utilise pour pallier aux carences socio-culturelles, la naïveté apparente de l'Office afin de promouvoir l'activité touristique. En même temps Cluny trouve le moyen de vivre son idéal, sa foi, et tout est bon pour mettre ses idées en pratique : A la question, "est-ce que vous vous servez de tous les moyens possibles, y compris l'agrément pour mettre votre foi en pratique ?" La réponse est : "Ah oui !"

Transhumances : "Il faut prendre l'argent où il est."

Cluny : "On va jusqu'au bout de ce cheminement-là."

COMPTES DE FEE

Saint Jean de Monts, en Vendée. Un rempart de parking s'étale entre la côte et la terre. Une station balnéaire fonctionnelle où s'entassent quelques 25 mille personnes durant la période estivale. Tout est prévu pour les recevoir. Les aménageurs (en l'occurrence Merlin), les C.R.S., les commerçants, les journalistes, sont là pour réguler les tensions, pour animer la côte.

En fait il s'agit de vendre la côte et de mettre en œuvre un certain nombre d'activités, dites d'animations, pour éviter que la promiscuité ne deviennent dangereuse. Parmi ces régulateurs des tensions dues aux vacances, on retrouve les animateurs de Cluny.

"Il y a la réalité de Merlin Plage, qui a d'ailleurs pris contact avec nous; nous n'avons aucune honte. Merlin nous a même dit : 'j'ai un nouvel ensemble en projet qui est vendu, est-ce que vous voudriez mener une action socio-culturelle là-dedans ?'"

Cluny : "Bien Monsieur Merlin !"

Merlin : "Combien ça coûte ?"

Cluny : "On va faire un calcul."

C'est si simple. En fait l'animation ce n'est qu'une histoire de fric.

L'animateur continue : "ensuite on a reçu un coup de téléphone de Merlin qui nous a dit, à paques : 'j'annule le projet.'"

Cluny surpris : "pourquoi ?"

Tout simplement parce que la Préfecture refusait le permis de construire pour l'île de Noirmoutier.

On a dit à Merlin que les gens qui viennent en vacances à St. Jean de Monts ne s'intéressent pas à un permis de construire.

Et Merlin de nous expliquer, très simplement que cette action socio-culturelle était un ELEMENT PUBLICITAIRE pour lui, pour vendre des appartements. Puisqu'il ne pouvait plus construire à Noirmoutier, et que ce qui était vendu à Noirmoutier l'était, ce n'était plus la peine de faire quelque chose."

La naïveté est chose d'homme politique, qui se soucie bien plus de prestige et de renommée que de mener une action à la base.

L'animation publicitaire est un choix, mais alors qu'on ne nous parle pas d'amour....

conclusion

Il est bien difficile à travers la conversation que nous avons eue avec l'un des responsables de Cluny, de cerner les motivations qui poussent Cluny à s'installer à Briançon. Un mode de vie communautaire chrétien que peu de briançonnais ont perçu dans l'activité du festival, alors que ce choix de vie est la base de leur action. Un idéal qui est dissimulé, camouflé par une activité de prestige. La prestation de service apparaît principalement comme quelque chose de nourricier. Des techniciens de la culture, imprésario, qui vivent en communauté ! Tant mieux pour eux...

La méthode, dite A.G.M. dans leur langage stratégique, commence à entrer en application : on débarque dans une ville, le plus possible (ils étaient 80 à Briançon cet été) avec le maximum de moyens. La région choisie est touristique, autant intervenir durant les périodes de grandes migrations, ça rapporte du fric et un festival c'est plus prestigieux qu'une action souterraine à long terme. Si

le festival marche, et si l'on voit qu'il y a un créneau en matière de socio-culturel, "on réalise une étude". Si celle-ci est positive si la mairie est d'accord pour financer des structures d'animations, on s'installe. Un pouvoir de plus dans la ville, qui ne se cache pas de vouloir travailler avec les institutions en place, pour avoir plus de moyens, au nom d'un idéal, celui de relier les gens entre eux. Mais peut-être s'agit-il d'enchaîner encore plus les citadins ?

L M

DELIT DE VAGABONDAGE (Cf. Transhumances 3)

W. RABINOVITCH nous a fait parvenir la citation exacte de NIZAN tirée d'Aden-Arabie :

"La France, ce pays de procès pour les murs mitoyens. Partout, pièges à loups, chiens méchants, ronces artificielles, verre cassé, culs de bouteilles, code civil."

Ou encore : "J'entends par France la bande de possesseurs du territoire, des mines, des carrières, des usines, des moulins, des immeubles, la bande des maîtres des hommes, qui me donnent le droit d'identifier la France à leur somme puisqu'ils prétendent en tous lieux avoir seuls le droit de parler en son nom." (Petite Collection Maspéro, pages 147 et 148).

Depuis ces lignes la tradition polémique s'est bien attendrie...

D I F F U S I O N

★ à GRENoble

- Librairie Les yeux fertiles
7, rue de la République.

- Librairie La Dérive
10, place Ste-Claire

- Local de Presse
Rue très-Cloître

- Librairie de la
Galerie de l'Arlequin
Villeneuve

★ à BRIANCON

- BIO-BOUTIQUE, en bas de
Grande Gargouille

- Michel-Musique
Avenue de la République

- Librairie du FOU L'ART NOIR
Petite Gargouille

- Maisons de la Presse

★ à PARIS

- La Pensée sauvage
7, Rue de l'Odéon 6°

- Les Provinciales
14, rue des Ecoles 5°

- Librairie des Grands Prés
5, rue Lacépède 5°

- L'échappée belle
1, rue Gracieuse 5°

- LIB'5
6, rue Malebranche 5°

- Librairie des Deux-Mondes
10, rue Gay-Lussac 5°

- Librairie "PARALLELES"
47, rue St-Honoré 1°

Mais aussi à EMERUN, SAVINES, L'ARGENTIERE

A GAP: Maison de la Presse, Librairie alpine
Librairie Davagnier, Imprimerie du
Colombier.



LIEUX PERDUS D'UNE VILLE

Là où il y a trop d'histoire, il n'y a plus d'histoire. B., sous-préfecture des Alpes-Hautes, croule sous les signes. La vocation militaire et la nouvelle "vocation touristique" de B. exigent l'exclusivité dans l'ostentation des prouesses des deux systèmes militaire et touristique. Ce qui n'est pas de l'un doit être de l'autre et inversement. Les agents de l'Etat, dont les deux systèmes relèvent, ont conçu une réelle horreur du vide. La ville doit être un espace plein, un lieu de passage, un carrefour, une plate-forme, une plaque-tournante, un appareil à faciliter la circulation et non un lieu d'enracinement.

Mais la ville elle-même ne doit pas bouger, sauf à s'étendre dans des directions convenues. Elle doit rester homogène. B. est donc une ville d'Etat. Les appareils dudit Etat y dominent, ce qui garantit plus que l'homogénéité, une certaine hygiène urbaine: la caserne reste caserne, comme le lycée lycée et les H.L.M. H.L.M. Ca fait un certain nombre de points fixes, à partir desquels on figure le centre-ville. Le centre-ville c'est tout ce qui reste immobile. La périphérie, la zone, c'est tout ce qui bouge un peu, c'est tout ce qui a le droit de s'étendre. Et les habitants sont là pour animer la ville, fragiles acteurs d'une histoire déjà écrite.

La surprise est impossible à B., le Grand Soir et les petits matins aussi. C'est l'Etat lui-même qui renverse les usages, qui transgresse la fonction de ses propres espaces.

Ainsi les remparts et certains forts sont devenus des chose-à-voir, des reliques au parfum de poudre, des jardins, des parkings, des routes tandis que des serres s'accrochent aux bastions les mieux exposés, des arbres aussi renversent les perspectives. L'Etat convertit, se maquille comme il convertit aussi ses routes, et ses sentiers. L'appareil qui hérite de tout cela est encore assez flou: un appareil d'Etat rassemblant toutes les procédures assurant la reproduction de la force de travail (Tourisme + circulation + système spatial). L'espace doit rester homogène: il est normal que l'Etat s'occupe lui-même d'échanger les affectations d'espaces.

L'urbanisation

A côté de ça, la ville de B. possède une collection d'espaces inachevés vers lesquels les pas du promeneur ne sont jamais dirigés. C'est des affectés donc ça ne se visite pas. C'est le vide donc il n'y a là rien de visible. Seuls les promoteurs voient là, par transparence, quelques immeubles bien rentables, comme ceux qui déjà se dressent dans cette zone irréaliste.

B. ville industrielle. Si l'industrie avait été une industrie d'Etat comme l'armée, la Schappe tournerait encore. Mais ce n'étaient qu'intérêts privés qui se séparent d'abord de leur périphérie, en cas de crise ou bien simplement lorsque cela les arrange.

Les clercs de l'Etat ont du plus d'une fois s'étonner: comment tolérer, et tolérer encore, une telle monumentalité d'usines qui copient les monuments de l'Etat, font comme des appareils d'Etat, sans en avoir l'invulnérabilité, l'imputrescibilité? N'est-ce pas une enclave dans la ville, ce quartier, un lieu-pirate, un lieu hors-Etat?

Et la ville elle-même s'étend, elle conquiert des lieux ambigus, auxquels on ne peut donner d'affectation définitive. L'histoire, la grande alliée pourtant, se trompe aussi, bien qu'il n'y ait que les scribes de l'Etat pour l'enregistrer. Elle se trompe et rend à des lieux pourtant finis, classés une fois pour toutes, une nouvelle dimension, de nouveaux héros.

Tout ça fonctionne bien si la population agit au son du clairon, chante accompagnée de tambours et de fifres et suspend sa parole au geste du maître d'école.

C'est la répression

Qui fera la révélation des peuples d'ombres qui ont hanté ces lieux innommables. Cohortes de lutins tournoyants, enfants mystérieux et actifs sous le couvert des arbres: les derniers terrains vagues reculent, ultimes replis, cachettes, fortins de branches et d'herbes pour fuir les regards. Un "village" pour l'enfance, blockhaus dérisoire, abat les derniers taillis. Le désert, l'ambigu, le blanc de la ville, tout cela maintenant doit être inerte et bâti.

Et les forts, miraculeuses auberges faites de surprenantes rencontres, de galeries insondables. Là, les enfants jouaient un peu à la guerre, comment s'en empêcher, et beaucoup à la ville. Jouer à la ville c'est un vieux jeu oublié. C'est un peu le jeu des libertés: on peut aller partout. Partout je suis chez moi, chez toi, chez nous et chez moi n'a pas de portes et s'il y a une porte elle n'a pas de clef. Ce jeu est interdit depuis longtemps, par "sécurité". On pouvait rêver librement entre des murs agités de l'ombre hésitante des flammes, sous le manteau de cheminées larges comme des vaisseaux.

Maintenant on restaure le bastion la demi-lune et la courtine. Tout cela a des noms et il faut s'y tenir. On ne doit pas jouer, surtout pacifiquement, avec les machines de guerre,

elles sont faites pour la guerre, et leur rénovation, que dis-je leur animation est un combat!

Alors derniers taillis urbains, friches ultimes, derniers écrans où rêver, terre meuble où planter des racines éphémères, ces cheminées de briques, ces charpentes métalliques, ces murs aveugles, tristes, en suspens. De qui est-ce le décor? Une sorte de verger abandonné, herbes hautes gagnant les troncs et branches d'arbres sèches supportées par un dernier feuillage. Pas une porte pour claquer ni de vent pour jouer un air macabre.

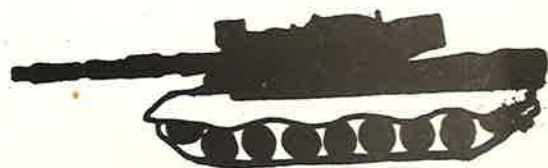
Ce n'est que ruine. La vie y était dure; très dur le travail dans ces usines. Et voilà que ces lieux d'inhumanité ont aujourd'hui, sous l'éclairage nouveau qui fait qu'on les censure, la parole sobre et facile. Pas de héros grandiloquents ni de jo crisses envaubanés. Ceux-là ne supportent plus que le son et lumière. Mais dans cette cour conquise par les orties et les carcasses d'automobiles, on ressent la grande familiarité qui imprègne le "terrain vague". Qui n'a souhaité, ailleurs, dans la grande ville, écarter deux palissades gluantes d'affiches fraîches, pour pénétrer dans ce bâtiment en démolition, en se guidant au son filant de la guitare et à l'odeur du vin rouge chauffant avec de la cannelle et de l'orange?

de l'imaginaire

Il ne s'agit pas d'exalter le rêve pour le rêve ni de s'attrister d'espaces évanouis mais bien de constater que cette biffure, ces coups de gomme donnés sur le rêve n'ont pas été destinés à assurer un mieux-vivre, un mieux-être dans la ville, mais seulement à satisfaire aux exigences tyranniques d'un système, militaire hier et touristique aujourd'hui, qui a peur du vide, des lieux sans nom, des paysages inachevés.

Hier comme aujourd'hui les mots d'ordre sont au quadrillage. Partout le pouvoir traque les "architectures de l'instant", avec d'autant plus d'intensité qu'il sait qu'elles ne visent pas l'éternité et qu'il faut à plus forte raison les devancer, ne pas attendre qu'elles se dissolvent pour reparaître ailleurs. Pour cela, on mure les ruines, on transforme les terrains vagues en glacis dont la traversée est périlleuse et quand il y a trop à interdire, on use du bulldozer. Pourquoi ne pas en généraliser le procédé: dès lors que l'usage prescrit par l'Etat est tourné, on fait donner de la nivelleuse, après quoi on repart sur des bases saines. Là on peut faire un stade. Ici on peut tendre des barbelés. Plus loin monter de coquets miradors et sous le couvert des derniers arbres garer les chars qui sont là, par leur couleur, pour rappeler que l'herbe aussi était verte.

R.S.





PEROU: LA FACE

RETOUR DU PEROU...

Chaque année le Pérou "accueille" de nombreux touristes. Ils viennent entendre le son nostalgique de la quéna, admirer le Machu Pichu, retrouver la trace des Incas... Le pseudo-folklore se vend bien.

Un guide haut-alpin part avec une équipe pour réaliser un film sur la descente à ski de l'Artesonraju (Cordillère Blanche) qui sera effectuée par Patrick Vallençant. L'expédition s'étant rapidement achevée, il restait un mois à Guy pour profiter de ce pays. Faire du tourisme, ou bien aller à la rencontre d'un peuple? Il ne ramènera pas de son séjour que des photos de montagne, mais aussi le témoignage d'un peuple qu'il a rencontré, celui des Indiens de l'Altiplano.

Le voyage qui l'emmena sur les hauts plateaux du Sud fut guidé tantôt par les Indiens, tantôt par les militaires, tantôt par les grévistes. Il retrouvera à Ayaviri un "copain du pays" qui vit depuis quelques mois dans cette ville.

La montagne du Nord avait ouvert les portes du Sud.

Nous y voilà, les Andes péruviennes, enfin! Chacun a ses pensées: Patrick, lui, c'est sa montagne, à ski l'Artesonraju avec sa pente 55 / 60°, une très belle montagne. Les "pros" du film, eux, c'est leur tournage... si on se "loupe" on ne reviendra pas. Quant à nous, les petits guides, les charges... les skis la forme ira peut-être même à plus de 6000 mètres!

Parti pour deux mois tout passe vite. La montagne, la descente; le film très intéressant... j'espère.

Il nous reste plus de trois semaines. Et si nous quitions la Cordillère Blanche pour le sud, pour l'Altiplano afin de voir autre chose?

Ici c'est très beau, riche et prospère, mais là bas à 3000 km., sur les plateaux. j'ai un copain qui vit avec les Indiens. Pourquoi? Parce qu'il est curé? Peut-être? Surement aussi pour d'autres raisons. Mais pourquoi aller vivre sur l'Altiplano, avec la misère (il paraît qu'il n'y a que ça!) Drôle de curé. Savoyard d'origine il l'a quittée pour vivre dans le Briançonnais, le voilà maintenant au Pérou. Va-t'il lui aussi chercher son 60°, son 6° degré?

En route pour le Sud... D'abord Lima, c'est sur la route. Dans la capitale il nous faudra éviter la faune touristique française (60% des touristes sont français) anglaise, allemande qui s'apprête à s'envoler pour la fausse évasion péruvienne. Un itinéraire tout tracé, parfaitement bien étudié pour ne voir que le "beau": de Lima on prend l'avion jusqu'à Cuzco, de là on s'enfonce dans la Sierra jusqu'au Machu-Pichu. puis le Lac Titicaca... un grand saut... on franchit la frontière pour saluer La Paz en Bolivie, et après trois semaines on s'en retourne. Quelle est tristement fausse cette vision du Pérou!

LIMA: SES CASERNES

Lima, nous avons essayé de faire un morceau de pellicule sur les manifestations. La caméra était volumineuse, c'est vrai! Le temps d'une visée, nous voilà déjà bloqués les mains en l'air. Une journée dans la cour d'une caserne à côté d'une auto-mitrailleuse.

Dans la soirée, un gradé s'excuse de l'attitude de ses hommes, forcément la pellicule était vierge! Il nous fera raccompagner, de nuit, à la porte de la ville. Nous ne verrons rien de la ceinture de bidonvilles qui entoure Lima. Lugubre traversée de la ville où nous ne croisons que des voitures militaires. Ils imposaient le couvre feu à 10 heures dans la capitale.

Arequipa. Aurait-on quitté le Pérou? Ville bourgeoise, belle en tout cas, pour les quelques heures où nous y restons. Ici, une des rares villes où la contestation du pouvoir militaire existe. Quelques apparitions de journeaux de l'opposition. Même si l'on ne connaît pas la langue ils sont faciles à reconnaître, ce sont les seuls dans lesquels il n'y a pas de photos de militaires...

PUNO: LA HAUTE ROUTE

Titicaca, magnifique, le plus haut lac navigable du monde (4000m). Nous venons de reprendre l'itinéraire touristique. Photos de quelques Indiens sur les îles flottantes: ils y viennent le matin pour y passer la journée, afin de servir de cible aux amateurs de "photos insolites"; le soir ils regagnent Puno ou les bords du lac, avec quelques soles (nom de la monnaie) en poche. C'est le Pérou touristique.

A Puno, on a dormi sous le porche de l'Eglise, avec les professeurs grévistes de la faim. La police est venue nous chercher. Elle nous a demandé gentiment d'aller dormir au poste (c'était la police: les militaires, eux, ne nous auraient pas priés de partir, ils nous auraient emmenés). On n'est pas parti. Le lendemain on est revenu au même endroit et c'est là que les profs nous ont demandé de dormir dans leur local pour ne pas qu'on soit emmerdé.

Entre Puno et le Cuzco, Ayaviri (10.000 habitants). Le train s'y arrête, nous aussi. C'est là que vit mon copain. Ici tout est différent. Pas d'arbre, une terre brûlée par le soleil, une terre aride, sans agriculture, sans industrie et pourtant, des hommes, à 4500 mètres d'altitude.



Ces hommes là ne sourient pas; l'indifférence semble être leur amie, indifférence à tout; ils vivent au jour le jour. Les indiens sont presque tous analphabètes; Lima est loin - c'est là que tout se décide -, ils n'ont pas le droit de vote puisqu'ils sont analphabètes: ils sont contraints de ne pas s'intéresser au sort de leur pays. Sur les plateaux de l'Altiplano très peu d'informations, pas d'école et pas de médecin. Ils sont oubliés de tous et pour tout. Ah non! L'armée a bien construit sur les plateaux un magnifique terrain d'aviation..., sait on jamais. C'est sûrement plus facile à construire qu'une école ou un hôpital. L'hôpital, il y en a un, je l'ai visité. Grande chambre où il y a une très mauvaise odeur; malgré tout, beaucoup de paillasses vides entre les indiens qui ont peur d'y aller et ceux qui y meurent trop vite. Le malade est nourri par la famille et le médecin et les soins, sans parler des médicaments restent à leur charge. On ne soigne pas les pauvres. Le seul médecin de cette région est hélas plus occupé de politique locale que de médecine; il est de ceux qui affirment être plus "américains" que péruviens. D'autre part, il a acheté son diplôme en Bolivie. J'ai vu dans cet hôpital qui s'apparente plus à un mouchoir, une fracture du fémur ouverte depuis 14 jours, sans soin; un enfant qui mourait de faim, sa mère enfermée car aveugle et folle. Une jeune fille de 16 ans, tuberculeuse, sans soin; deux enfants atteints de coliques qui sont là-bas mortelles pour de jeunes enfants. Beaucoup de tristesse dans ces regards. Pour rentrer dans cet hôpital, j'ai dû dire que j'étais médecin. C'est terrible de ne pas l'être, de s'apercevoir que l'on pourrait faire quelque chose de sérieux et de ne pas pouvoir le faire. Quelle santé il a le copain! Il apporte un réconfort moral, un soulagement des coeurs à défaut d'un soulagement physique. Le peu de présence et les prières sont reçues comme une dernière espérance. "Croire", ça sauve? Peut-être.

Ces mêmes mots d'espoir on est allés les porter dans les communautés. après des journées de marche. Les Indiens des plateaux vivent en communautés, regroupés autour d'un chef. Ils profitent tous des travaux de chacun. Ils habitent des maisons de terre et se nourrissent de pommes de terre et de maïs que les hommes seuls peuvent obtenir en échange de laine de mouton et de lama. Les femmes ne parlent que le Quechua, seuls les hommes parlent espagnol du fait de leurs activités commerciales.

CACHEE

Au Pérou, il n'y a pas eu de Mundial, de massacres comme à Kolwézi, de coup d'Etat, rien de spectaculairement journalistique. Si la situation n'est pas aussi "dramatique" que dans bien d'autres pays du Tiers Monde, pourtant un des régimes les plus autoritaires de l'Amérique latine organise la répression (fonctionnaires, mineurs...), l'ethnocide des Indiens, tout en conservant à l'impérialisme sa position privilégiée.

CUZCO: SES GREVISTES

Cuzco, capitale péruvienne du tourisme. Aujourd'hui au programme des manifestations un imposant défilé militaire sur la place d'armes. Les militaires ne pouvant intervenir par la force à cause des nombreux touristes, défilaient autour de la place, pour couvrir les hauts parleurs des professeurs grévistes qui expliquaient à la population les difficultés de leur pays. A quelques mètres de là un professeur est emmené dans une ambulance. Une grappe humaine s'est formée autour de la voiture. Tout simplement pour éviter que quelqu'un puisse avoir quelque chose à raconter sur l'identité du gréviste. Dans la foule il y avait des flics en civil de la police politique. Pour lui c'était son 52ème jour de grève de la faim. Le défilé passe devant le rassemblement; les professeurs injurient, insultent les militaires; mais ceux-ci continuent leur marche au pas de l'oie il y a sûrement trop de touristes... et donc trop d'appareils en bandoulière.

Sûrement à cause de notre attitude face à cette marche militaire, Pedro nous adresse la parole: "gringos, d'où êtes vous ? Francia ? Alors, s'il vous plaît, envoyez moi tous les articles de journaux concernant le Pérou. Merci Voilà mon adresse. Je m'en vais... ces militaires... on a peur."

Pauvre Pedro, tu as du recevoir en guise d'articles quelques lignes. Et pourtant je crois avoir compris en discutant avec tes copains que la seule solution pour vous c'est une prise de conscience des européens sur ce qui se passe chez vous. On sait ce qui se passe au Chili, en Argentine, mais le Pérou, c'est toujours un mystère. Le Pérou c'est le Pérou!

Vos cris, vos grèves de la faim, votre folle envie de faire connaître au monde la réalité de la vie au Pérou, jeunes professeurs, vous êtes noyés par l'armée, les touristes, le Machu Pichu, les mascarades de l'Inti Rami (fête du soleil, journées de grandes fêtes au Cuzco, principale raison des voyages organisés, mais qui ne gardent leur valeur et tout leur sens que pour les Indiens), et même par le Mundial. Nous, finalement, nous n'irons pas au Machu Pichu. On rejoindra Lima toujours en camion; très très beau paysage... Puis ce sera le départ. Les Alpes. On avait oublié le vrai motif du voyage: l'expédition.

G. CATTAI

VERS LA DEMOCRATIE..?

Une vague d'élections secoue l'Amérique Latine. Mais pour quelle démocratie? Face au défi lancé par le Che, l'impérialisme américain n'avait trouvé jusqu'à présent que des coups d'états militaires sanglants pour s'imposer. Cette première partie du plan est maintenant achevée. Les militaires, pris au piège de la spirale de la violence avaient oublié que pour qu'un régime vive et prospère, il lui fallait une bonne assise économique.

Le nouvel objectif est donc de développer et d'organiser le capitalisme, de donner une base sociale indispensable au pays pour gouverner.

Les militaires de plus en plus isolés des classes bourgeoises et des dirigeants des multinationales "décident" de s'ouvrir pour durer. Il doivent permettre l'implantation d'un nouveau système qu'ils pourraient encore contrôler. Ils savent que s'ils continuent l'oppression actuelle, la révolution risque d'être sanglante. Ils pensent alors à un système plus libéral, à une "démocratie restreinte" mais "blindée".

Les militaires prévoient pour 1978 des élections constituantes et pour 1980 des élections générales et la restitution du pouvoir au "citoyen". Ils devront donc tolérer en leur sein un débat contradictoire minimum. Mais au Pérou sont citoyens, ceux qui ne sont pas analphabètes, et actuellement près de 80% des paysans, 30-40% de la population totale sont analphabètes, et donc non pas le droit de vote.

L'ouverture va donc se traduire par un bon fonctionnement du système de la sécurité nationale.

Pour illustrer ce fait, nous voyons les efforts faits par les 3 gouvernements du Pérou, Chili et de la Bolivie pour maintenir un état de psychose dans les 3 pays. Le détonateur: un conflit qui oppose le Pérou, le Chili et la Bolivie à propos de l'accès de la Bolivie à la mer. Des tendances belliqueuses est issue une fantastique course aux armements (fournisseurs officiels: URSS-USA-EUROPE).

Les pays du cône sud se trouvent confrontés à leurs problèmes extérieurs, mais aussi au développement de la résistance des travailleurs en leur sein. Les gouvernements ont su utiliser les psychoses qui découlaient des conflits. La presse à sensation s'est lancée dans des spéculations fantastiques. Cela permettait de neutraliser, pour un temps, la lutte de classe et empêcher la solidarité entre les prolétariats des trois pays.

Nombre d'habitants en 1975 : environ 15 millions

Superficie : 1 300 000 km²

Education : 30 à 40% de la population est analphabète
70% des analphabètes dans les Andes

Mortalité infantile : 45 à 50%

Dans la province de Puno : un médecin pour 69 700 hab.
une infirmière pour 22 000 habitants.

Terre : 0,24% de la population possède 63% des terres.
88% n'en détiennent que 5,6%.

Chomage et sous emploi : 60% de la population.
Le gouvernement déclare vouloir renvoyer 120 000 fonctionnaires

Salaires : un général..... 93 000 soles
un militaire sans grade..... 27 000 "
un fonctionnaire, directeur
de banque..... 18 000 "
un professeur..... 8 000 "
un ouvrier agricole d'état.... 4 500 "
un ouvrier à Lima..... 6 000 "

Pour comparer : un litre d'huile : 190 soles
un Kg. de viande : 300 soles

Qui trouvons nous au-dessus de ces petites querelles politiques? Tous ces gouvernements sont dépendants du capitalisme américain, l'impérialisme nord-américain des grands monopoles. La production industrielle nord-américaine dépend à 40% de productions à finalité belliqueuses. Après les restrictions dues à la fin de la guerre du Viet-Nam, on comprend l'effort fait pour exciter les différents pays frontaliers de l'Amérique Latine pour y vendre des armes.

D'autre part l'A.L. a toujours été ("traditionnellement") le fournisseur en matières premières des USA. L'impérialisme nord-américain voit se dessiner un nouveau marché d'exploitation et un secteur de développement sous son contrôle.

Un nouveau mécanisme est engagé depuis l'arrivée de Carter: en parallèle on parle de restructuration économique et de démocratisation d'institutionnalisation, d'élections. Il s'agit d'un libéralisme économique par la création d'un nouveau marché politique. Les militaires trouvent un support dans les partis socio-démocrates et démocrates chrétiens qui eux, voient un pas en avant. Ils cherchent un nouveau chemin, à travers le champ de l'échec de la révolution péruvienne. Ils veulent institutionnaliser et démocratiser leur régime. Avec l'appui de Washington, qui a manifesté en diverses occasions son intérêt pour le modèle, droits de l'homme sous le bras, le Pérou va vers une démocratie restreinte. C'est une tentative de conciliation entre le secteur militaire et les partis bourgeois sur la base d'un virage économique à droite. La réaction des forces populaires a déjà commencé depuis plusieurs années, mais aucune n'est encore en mesure d'avancer un projet de société.

On peut maintenant avancer que les militaires préparent déjà le coup d'état qui renverserait le gouvernement civil qui pourrait accéder au pouvoir en 1980.

L'écrasement continue malgré l'institutionnalisation et la tentative de démocratisation. Il semble que répression et libéralisme soient liés...

L. M.

Depuis Pizarro
Ben, ça pas trop
changé!....

ça continue page 10



A 4000 mètres d'altitude, près de 50% de la population du Pérou vit dans la sierra, malgré le courant de migration vers la côte. Les Indiens, se distinguant en deux groupes principaux. Ils ont leurs langues propres et souvent les femmes ignorent l'espagnol : les Aymaras (près du lac Titicaca) et les Quechuas dans tout le reste des plateaux andins.

Dans l'état d'urgence permanent dans lequel est plongé le pays, les Indiens survivent difficilement à la dureté du climat, à l'exploitation des gringos (mot qui désignait autrefois les Américains du nord. Aujourd'hui il s'applique à tous les étrangers), au totalitarisme du gouvernement. Depuis la conquête espagnole au 16^e siècle, les Indiens dont la vie fut totalement bouleversée, subissent un génocide permanent. A l'époque incaïque on comptait près de 12 millions d'habitants au Pérou. Une cinquantaine d'années après la chute de l'Empire ce nombre tomba à 2 millions. Selon J.C. Spahni à la fin du 18^e on dénombrait 1 million et demi d'habitants. La cause est le mauvais traitement que firent subir les conquérants espagnols aux Indiens. Depuis le début du siècle le

nombre ne cesse d'augmenter. En 1975 : environ 15 millions d'habitants.

Malgré cette augmentation le génocide du peuple Indien semble encore exister. Le peuple péruvien dans son entier n'est plus concerné : ce sont les ethnies, particulièrement dans le Sud, les Quechuas et les Aymaras (Bolivie et Pérou) qui sont visées. Il ne s'agit plus de tueries, de tortures, de travail harassant dans une mine, mais d'un état d'indifférence qui assure à ces ethnies une mort lente : la faim, pas de développement économique, exploitation, analphabétisation. Il s'agit, de la part des dirigeants, d'une volonté délibérée d'exterminer une race. Pourquoi? Le gouvernement est en train d'élaborer une loi pour en finir avec les communautés indiennes et ses structures (comme la propriété collective de la terre qui est un héritage important de la période incaïque). D'autre part un plan Américain (écrit en anglais et en espagnol) signé par les ministres Boliviens programme l'extinction progressive des peuples Quechuas et Aymaras. Ne parlons pas des aliments conditionnés (riz, farine, alcool, lait...) par ce qu'aujourd'hui encore on empêche les

femmes d'avoir des enfants en ajoutant des stérilisants aux aliments.

Dans le marasme économique du Pérou, l'Indien de l'Altiplano subit la hausse des prix. Le coût de la vie a plus que doublé depuis le mois de Mai. L'Indien qui échangeait sur les marchés de la laine, des pommes de terres contre un peu de beurre, de lait, d'huile, de farine, ne le peut plus. Il mange sa récolte de pomme de terre et macha toute la journée de la coca (selon le Corps Consultatif Interaméricain sur la Fiscalisation des Stupéfiants le Pérou vient au Second rang pour la consommation de la coca; on calcule que les paysans ingèrent chaque année l'équivalent de 137 000 Kilos de cocaïne pure.) Le système communautaire précolombien a cédé la place au capitalisme. L'Indien qui ne dispose pas d'argent est prisonnier d'un système auquel il ne peut se soustraire.

L'Indien n'intéresse personne. Il n'a pas de droit (comme celui de voter); sans cesse exproprié de sa terre, il ne peut ni se soigner ni étudier. Il est condamné à mourir. Sa servitude est telle que bientôt il n'aura même plus la force de penser à sa libération. Une culture agonise, dernier rempart contre l'oppression: la tradition.

L. M.

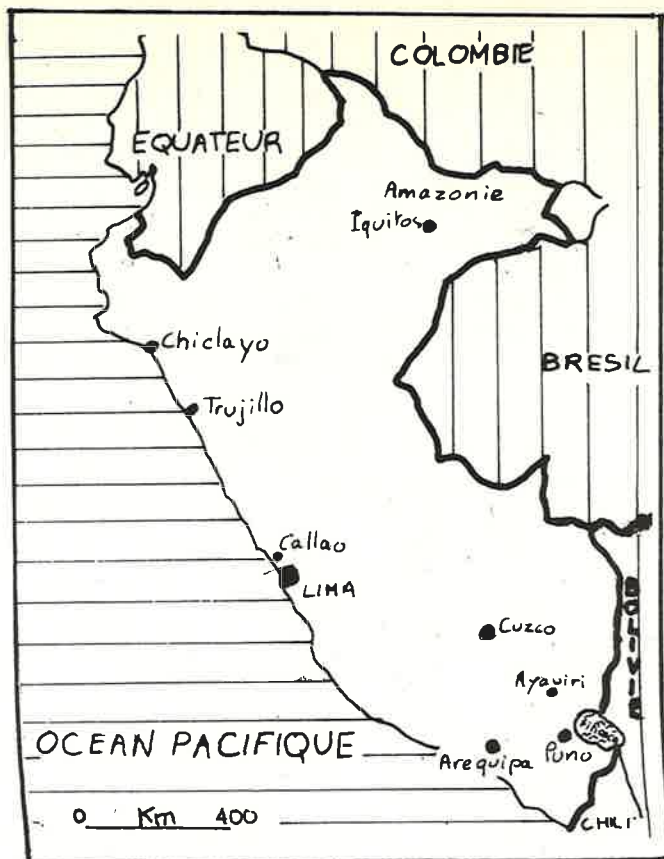
ETAT D'URGENCE PERMANENT

Au mois de mai dernier, le pays est à nouveau secoué par des mouvements de grèves. Les grèves générales se succèdent à celles de la faim et aux états d'urgence. Le 8 mai dernier éclatait la grève des enseignants. Au départ du mouvement c'est l'augmentation infernale du coût de la vie, les salaires ne suivant évidemment pas. L'enseignement est devenu au fil des années la profession la plus sacrifiée. Alors que 50% de la population est analphabète, le gouvernement militaire préfère consacrer 1/3 du budget national à la militarisation.

On préfère le bruit des bottes et l'installation d'une surveillance des citoyens à l'élévation intellectuelle d'un peuple. L'alphabetisation est un vieux rêve. Il s'agit bien d'un choix délibéré de ne pas alphabetiser.

En juillet la grève continuait sous diverses formes. De nombreuses Eglises étaient occupées par des grévistes de la faim. Un accord du SUTEP (syndicat unique des travailleurs de l'éducation péruvienne) avec le gouvernement a apaisé le mouvement, mais les militaires n'ont pas changé pour autant leur politique.

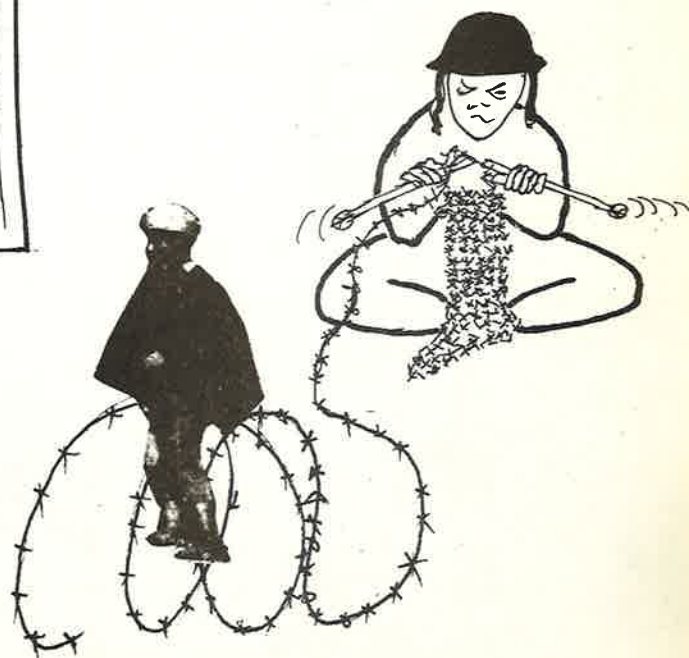
Après les enseignants, c'était au tour des mineurs de se mettre en grève le 4 août. Le 29 août le gouvernement décrétait l'état d'urgence dans 5 des 23 provinces du pays pour faire face à la grève des mineurs. Une nouvelle fois impuissant à résoudre le conflit, les militaires décidaient de suspendre les libertés constitutionnelles, de donner les pleins pouvoirs aux forces armées, pour arrêter, perquisitionner sans mandat. Les mineurs, contrairement aux professeurs (qu'on ne paye pas pendant les grèves!), paralysent par leur mouvement l'économie du pays.



Selon le "Financial Times" du 30 août, le Pérou aurait perdu 60 millions de dollars en raison de la grève. Les intérêts étrangers sont trop importants. H. Béjar (Les guérillas péruviennes de 1965-Maspéro) affirme que "toutes les banques sont en relation avec la banque internationale. La Banca de Credito la plus importante du pays, appartient probablement au Vatican par le canal de la Banque Italienne." Les autres banques sont contrôlées par Rockefeller, les banques Européennes, japonaises.

"Il n'existe pratiquement pas de banque péruvienne qui ne se trouve, d'une manière ou d'une autre, liée au capital étranger." H. Béjar. De sources "très informées" on apprend que les U.S.A. viennent de réclamer 3 nouvelles mines. Au choix pour le Pérou premièrement, délivrer les concessions aux compagnies ou bien, deuxièmement, les U.S.A. poussent à la guerre Chili et Pérou. Le Pérou réclame des armes et pièces au nord qui accepte sous conditions: les mines. Aussi la grève des mineurs s'est terminée, comme souvent se meurent les soulèvements populaires au Pérou. L'armée a emmené de force, les milliers de mineurs aux mines. On ne voit pas d'issue. Le Pérou n'appartient plus au Pérou.

L. M.



PERDUES

Il ne s'agit pas ici des "valeurs sûres", de ces richesses de notre regretté Empire Colonial que l'on croyait être, selon nos manuels d'histoire, le prolongement naturel de la France, et que nous avons perdues. Il ne s'agit pas non plus de cette coopération "exemplaire" imaginée par le gouvernement gaulliste pour tenter de continuer à exploiter à notre profit les richesses de ce continent et qui nous oblige à intervenir ici et là en gendarmes quand celles-ci menacent de nous échapper. Non, il ne s'agit pas de ces richesses-là, dont l'Europe se nourrit encore (cuivre du Katanga, uranium du Niger, fer de Mauritanie, pétrole du Biafra et du Gabon, sans parler de l'Afrique du Sud ni de l'Afrique du Nord...), et qui la rendent si malade à la pensée qu'il lui faudra bien, tôt ou tard, les rendre à leur légitime propriétaire.



Non, l'Afrique possède d'autres richesses, pour la défense desquelles aucune Légion Etrangère n'a jamais été parachutée, mais dont l'anéantissement est déjà pourtant bien avancé. Ce sont celles qui fondaient et qui fondent encore pour une bonne part, la vie des peuples africains : valeurs humaines étranges aux yeux des Européens, ces nouveaux barbares qui déferlaient sur le continent, valeurs que le Gouverneur, le Missionnaire et le Militaire, tous trois alliés au Colon, ont tenté, souvent avec succès hélas, de détruire au nom de la "civilisation supérieure" qu'ils apportaient.

Aujourd'hui, alors que se révèle l'impasse à laquelle aboutit cette civilisation que nous pensions ingénument universelle parce que nôtre, impasse que l'on dénomme encore, bien modestement, "crise", peut-être est-il temps de s'inquiéter de ce qu'il y avait "avant", de ce qu'il peut rester "encore" et malgré les dégâts que nous avons commis.

On pourrait longuement écrire sur les valeurs d'ordre culturel qui faisaient l'originalité de chaque ethnie (chants, danses, contes, masques, sculptures, instruments de musique), que les missionnaires iconoclastes ont presque totalement détruites, et que l'on s'efforce maintenant de retrouver, à grand peine. Mais notre propos n'est pas là et va plus loin.



Même si l'on ne peut prétendre, comme le fait une vision tendancieuse de l'histoire, que tout était bien et bon avant l'arrivée des Blancs et que ceux-ci ont tout perverti, il est cependant certain que l'Afrique avait élaboré, au cours des siècles pré-coloniaux, une sagesse qui ne nous serait peut-être pas inutile aujourd'hui, une spiritualité qui donnait à la vie un sens que l'Occident ne sait plus où trouver désormais, car ses dieux, qui avaient nom argent, progrès, profit, croissance... semblent désormais bien mal en point !

Glanés au fil d'une longue fréquentation des milieux africains, voici quelques points qui semblent bien être des points forts d'une conception africaine de la vie et qui pourraient peut-être guider notre quête affolée de "valeurs sûres".

accueil

- Le sens de l'accueil est, à n'en pas douter, le premier d'entre eux. C'est une qualité des gens pauvres, même quand il s'agit d'accueillir le riche, le blanc que nous sommes. L'hospitalité envers l'étranger qui arrive dans un village est pratiquée de façon toute naturelle. Dans chaque village, une case est réservée à l'étranger de passage, et, s'il n'y en a pas, on lui propose la meilleure du village. Chacun, selon ses moyens, lui apporte de quoi se restaurer : un oeuf, quelques fruits, un plat cuisiné, un poulet, voire un mouton. On lui apporte l'eau pour la toilette, et surtout on ne le laisse pas seul : il est l'hôte de la communauté et l'on s'efforce de lui tenir constamment compagnie, on organise même parfois des danses pour qu'il ne s'ennuie pas et garde un bon souvenir du village où il a fait étape.

rencontre

- Le sens de la rencontre, qui va de pair avec le sens de l'accueil, n'est pas moins remarquable. Impossible, pour celui qui côtoie un Africain que nous n'avons pas transformé en "copie conforme du Blanc", de s'en tenir à la superficialité si commode des choses, comme nous le faisons si souvent. Impossible de se murer derrière cette façade de banalités que nous nous forçons devant l'autre. Ici, l'appel au dialogue vrai, aux échanges qui engagent, est immédiat et constant. La rencontre la plus banale prend aussitôt un tour personnel, qui dépasse notre civilisation superficielle d'Occidental. Refuser l'offre d'une telle rencontre, c'est choisir de ne pas comprendre grand chose à l'Afrique, c'est choisir d'y passer en touriste. Est-il nécessaire de dire combien les Africains sont profondément choqués de constater que nous sommes capables de vivre des années durant à côté de nos voisins sans les connaître ?



solidarité

- Le sens de la solidarité, plus ou moins effacé selon les ethnies, mais parfois encore bien profond. Solidarité de la famille, solidarité du village (les gens d'un même village s'appellent "frères de village"), solidarité du clan : solidarités limitées dans l'espace, certes, mais combien réelles. Il est des villages qui se cotisent pour payer les études de l'un ou l'autre de ses enfants : certains viennent ainsi faire leur médecine en France. Il est aussi des lycées qui ont été construits de cette façon, par les dons des habitants de la ville. Mais ce sont aussi, plus modestement, les équipes de travail des champs dans les villages, la collaboration pour construire une case, et tous les systèmes d'épargne collective en ville comme au village.

joie

- Il est encore un autre trait que l'Africain semble posséder en propre, et qui est peut-être aussi privilège des pauvres gens. C'est celui de la joie. Une joie spontanée et qui éclate souvent en rires sonores, une joie que les tribulations subies par ces peuples (et dont l'Occident est pour une bonne part responsable) ne semble pas avoir altérée. Joie qui faisait dire aux gens sérieux : "Voyez ce sont de grands enfants !" Joie que notre civilisation, qui nous comble de biens, se montre pourtant incapable de mettre au coeur de l'homme : il suffit pour s'en convaincre, d'observer l'affligeant spectacle des visages fermés que l'on croise dans le métro...

Bien d'autres richesses de cette sorte pourraient encore être évoquées à propos de l'Afrique, et leur inventaire varierait en fonction des expériences et des rencontres que chacun a pu y faire. Peut-être trouvent-elles leur source commune dans une certaine liberté d'esprit, dans un certain détachement que l'argent et la préoccupation du lendemain qu'il nous impose ont étouffés chez nous et pourraient bien un jour étouffer aussi chez eux : si, par malheur, ils adoptaient notre "développement" à base d'urbanisation galopante et de course au profit maximum.

Afrique des valeurs perdues par l'Occident, puisse notre exemple ne pas être suivi !

A.F.



MED ECINE

ET

FRIG

CORTISONE

J'ai de l'asthme depuis que j'ai été mutée à Lyon par mon administration, cela fait 16 ans. Le climat humide, les mauvaises conditions de travail, la pollution n'ont pas arrangé les choses. Petit à petit la bronchite chronique, l'emphysème se sont installés et l'asthme s'est aggravé.

J'ai consulté de grands spécialistes, certains m'ont dit : « votre cas est banal pour nous ». J'ai fait plusieurs séjours hospitaliers et cliniques pour subir des examens ou effectuer des traitements sans résultats notables ; et pour obtenir du mieux j'ai sollicité une dérogation de santé auprès de mon administration.

Nommée dans les Alpes de Hautes Provence où je ressentis aussitôt le bienfait du bon air. Mon affectation dans ce site privilégié fut de courte durée, car suite à l'installation d'équipements automatisés comprimant l'effectif du bureau, je fus mutée d'office dans une petite ville des environs de Marseille.

Le bureau est ouvert au public de 8h à 19h sans interruption

il était doté de plafonds très bas et équipé de la climatisation. Malgré cette installation moderne, l'air était vicié. Il était interdit d'ouvrir les fenêtres ; tant pis si les employés des guichets ont les yeux rouges par les fumees, si elles travaillent dans un nuage de fumée, auquel se mêlent les odeurs de cigarettes, de fards, de poudre de riz, de parfums, de vinaigre, de transpiration, de crasse. Et l'heure de la fermeture, venez respirer une bouffée d'air chargé des puanteurs qui se sont intimement mêlées pendant 11 heures de fêta !

Quand l'atmosphère était trop lourde, l'une de nous, actionnait la ventilation. Je ne supportais pas celle-ci, je prenais des malaises. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'appareil en fonctionnant libère des émanations qui ont une action néfaste chez les insuffisants respiratoires et cardiaques.

Puis un matin de novembre 76 ce fut la dégringolade.

c'est-à-dire que pour vivre dans des conditions relativement normales, elle dépend de la cortisone. Sur le plan médical, il sera très dur de la sevrer de sa drogue, car le moindre manque est un bouleversement aussi bien psychique que physique. La cortisone est toxique comme toutes les drogues, et est inscrite sur la liste des produits interdits. Elle modifie la composition du sang et le rend visqueux, elle fragilise les organes vitaux, la paroi des veines, elle fait grossir les muscles, le corps s'enrobe de graisse, elle décalcifie les os, elle réduit les défenses naturelles de l'organisme, plus particulièrement celle des poumons, elle transforme

le psychisme de l'individu, suivant le dosage absorbé ; augmentation de la dose : euphorie ; diminution de la dose : dépression. Il faut préciser aussi que le malade placé sous la cortisone est astreint à un régime strict sans sel, sans alcool et l'alimentation dépend du résultat des prises de sang.

C'est ce que je viens d'écrire les docteurs ne l'ignorent. Et c'est pourquoi je pars en guerre contre une certaine catégorie de charlatans à la liste plus ou moins longue de diplômes

Seize ans d'asthme, seize ans de maladie, avec des crises graves. Et puis le patient s'aperçoit que sa guérison ou du moins son soulagement ne sont pas toujours le premier souci de ceux qui font le métier de soigner. Certains d'entre eux ont d'autres motivations. Et puis l'administration qui ne reconnaît pas l'asthmatique comme un malade mais plutôt comme un employé plus difficile que les autres sur les conditions de travail...

Seize ans de maladie... Alors en seize ans on cultive sa rancœur, on a envie de crier contre ceux qu'on juge responsables de tant de souffrance gratuite.

- St Coi, spécialiste renommé à Lyon, qui m'a déclaré que mon histoire est banale. Je vois bien que tu n'as pas connu des nuits entières assises dans le lit, à trouver, à vracher, à souffler, à te diriger vers la fenêtre grande ouverte dans la nuit pour essayer de trouver quelques bouffées d'air frais. Je vois bien que ton réveil ne sonnait pas à 4h30 le matin, pour partir à 5h, épuisée la tête brisée, les bronches en feu, le corps meurtri, commencer la journée de travail ; pour gagner péniblement cette journée que tu me promais ! Et l'époque, tu m'avais dit : « Il faut quitter absolument Lyon, ne plus travailler dans la fumée, à la poussière des sacs, ne plus vivre dans ce climat, » je t'avais écouté mais tu t'es bien gardé de telles confidences.

J'ai été, comme l'on dit, "une cliente assidue, fidèle, suivant les ordonnances à la lettre." Je te tiens responsable.

- Je pense à Coi aussi, spécialiste de la Provence-Côte d'Azur, à l'allure svelte, au crâne pointu, recouvert par une perruque brune plus ou moins bien posée,

oxygène autant la cervelle est vide du savoir de la science. Tu employais les corticoïdes de synthèse avec la vaillance du chef d'orchestre... Souviens-toi des troubles que les cochenneries de piquures m'ont procurés, parce que mon organisme était saturé. Quand je disais : « les infirmières refusent de me piquer dans les veines car le sang coagule immédiatement et bouche l'aiguille. » Tu répondais : « Que voulez-vous que j'y fasse, c'est votre maladie. » Voilà, les mots ne cessèrent et reconfortants après plus d'un an d'hospitalisation ! Combien de fois j'ai regardé mes pauvres bras tout meurtris et douloureux ; combien de fois, j'ai eu l'estomac noué et les yeux mouillés par désespoir et rage d'être dans les mains d'un incapable. Dis-moi, sais-tu comme je te déteste !

Au lieu de partir souvent aux 4 coins du monde, ne pourrais-tu pas envisager un petit recyclage sur la question ? Puis, je suis très curieuse, pourrais-tu me confier de quel ordre est la petite commission

Je ne pouvais plus respirer, j'étouffais, j'étais toute noire. J'en tamenais un congé de maladie qui court toujours

Divers examens furent pratiqués, dont une gazométrie qui révéla un taux de 54 % d'oxygène dans le sang. A partir de ce moment là, je récus au ralenti à l'aide d'une bouteille d'oxygène; cela dura 3 mois. Et j'étais toujours aussi noire et essouffée, qu'un jour je dis au pneumologue: « J'ai le sang qui se pourrit... ». Il me répondit: « où avez-vous été chercher cela? »

Finalement, mon état empirant, je fus hospitalisée placée sous perfusions et oxygène. Le lendemain matin, je ressentis une violente douleur dans la poitrine du côté gauche et j'éprouvai encore plus de difficulté à respirer. Tout d'abord je cours à un accident cardiaque, mais en réalité j'avais fait un pneumothorax spontané provoqué par l'éclatement d'une bulle d'emphysème. Les jours suivants furent pénibles: excussions - ponctions, interdiction de parler, de bouger. Pendant deux mois je restais assise, et le professeur de l'hôpital décida de m'envoyer en convalescence dans une maison du Briançonnais où je suis restée plus d'un an.

Et là, j'ai souvent réfléchi aux étapes de ma maladie et j'ai une idée personnelle sur la pratique d'une certaine médecine à notre époque. Et l'heure actuelle, nul ne l'ignore, le médicament le plus utilisé dans ces maladies respiratoires est la CORTISONE sous diverses formes associée à des antibiotiques ou autres produits pharmaceutiques.

Aucun asthmatique ne peut nier le soulagement apporté par la cortisone. Soulagement seulement, mais pas guérison; bien-être appréciable pendant lequel le malade a l'impression de récupérer des forces, du tonus, de reprendre goût à la vie. Pendant cette période d'euphorie apparente, "Dame Cortisone" ronge et détruit ce corps jusqu'à la prochaine crise où le médecin devra augmenter la dose du médicament miracle.

Lorsqu'une personne absorbe de la cortisone régulièrement, celle-ci se substitue au fonctionnement des glandes surrénales, donc elles s'atrophient et ces glandes sont un des ressorts du moteur de l'organisme. Puis elle devient cortico-dépendante,

officiels, qui en font des spécialistes étudiés sans reproches, et en puissance.

D'abord, je dénonce qu'avant l'emploi de la cortisone soit essayé tous les médicaments non toxiques et moins dégradables.

Oui, il en existe, pourquoi ne les utilisez-vous pas?

Carce que, pour certains d'entre vous, vos intérêts personnels passent avant les intérêts de vos malades. Vous profitez de la confiance accordée par votre client, de son désespoir devant le mal et de son ignorance sur les médicaments que vous lui prescrivez.

D'ailleurs, dans la plupart des cas, votre client ne cherche pas à s'informer, il cherche à atténuer sa souffrance par n'importe quel moyen. A ce moment précis, vous vous gargarisez de votre savoir en lui proposant le traitement-type qui le soulagera; mais volontairement vous oubliez de l'informer qu'à l'instant même, il devient l'esclave de ce merveilleux médicament, sans parler des dommages physiques et psychiques.

Bien sûr, à la fin de la consultation, sur un ton plus ou moins ironique, vous lui dites: « J'aimerais vous revoir dans 3 ou 4 semaines, mais si vous n'êtes pas bien, n'hésitez pas à me téléphoner »

Car vous savez très bien qu'il reviendra, avant le délai fixé, réclamer ce "petit comprimé" ou cette "piqûre" lui procurant bien-être et joie de vivre.

Vous vous frottez les mains en signe de victoire, tandis que dans votre tête des pensées diverses se mélangent: client régulier attiré, donc X francs de profits, envisager tel achat superflu ou voyage. Penser à lui faire pratiquer tel examen, par mon confrère et meilleur ami; celui-ci me fait une petite retournée à chaque fois que je lui adresse un client sûr. C'est sa façon de me remercier et cela entretient nos bonnes relations.

Et depuis 16 ans que je vous rencontre régulièrement dans vos cabinets, ou à mon chevet à l'hôpital, je ne puis m'empêcher de penser avec haine et mépris.

laissant déborder des tempêtes blanches naturellement. Comme la Sécurité Sociale doit l'aimer! car tu distribues les congés de maladie avec une parcimonie ecclésiastique. Je me rappelle avoir eu un arrêt de travail de 8 jours pour une infection purulente des bronches avec température, et tu m'avais fait reprendre le boulot avec 120 mg de cortisone. "3 doses en 1 seule injection, la solution la plus pratique sans causer de dommages à l'estomac" comme tu disais.

Je te maudis plutôt 2 fois qu'1, car la cortisone que tu prescrivais était très forte, tu m'as abîmée énormément.

- Pour Coi, spécialiste de Marseille, à la voix douce et apaisante, j'ai une pensée émue. Je te trouvais sympathique et j'étais persuadée que tu étais capable d'un miracle pour moi. A chacune de mes consultations tu me faisais une radio, une gazométrie, des piqûres, tu prodiguais des paroles réconfortantes. A la sortie de ton cabinet, la note était encore plus réconfortante. Tu avais averti ma famille qu'il ne fallait plus rien espérer pour mon cas. Dans l'attente de l'issue fatale, tu m'avais donné pour dame de compagnie une bouteille d'oxygène de 3 m³ pour essayer de me prolonger. Lors de mon hospitalisation pour le pneumothorax, tu me rendais visite fréquemment.

Tu pratiquais toi-même les ponctions, les excussions. En un mot: tu étais un médecin modèle. Lorsque j'ai appris mon départ dans le Briançonnais, tu m'as paru très fâché, tu m'ignorais presque totalement. Pourquoi? Carce que tu savais qu'à la montagne j'allais me rétablir et ta petite bourse ne s'enflerait plus à mes dépens. Comme c'est triste!... Mais moi, fâchée, je ne le suis pas; c'est pire, je te méprise. N'as le courage de regarder "la moribonde" et explique lui pourquoi son sang se pourrissait! Je te souhaite la même compagne que celle dont tu m'avais menti.

- Suis je pense à Coi, spécialiste de cette maison de santé, pardon, généraliste, à la démarche cadencée et sportive, autant l'air de la région est riche d'

consentie par le laboratoire? Ah! non, ne dis pas le contraire, la mafia elle vit de quoi?

Messieurs, la médecine que vous pratiquez n'est pas de la médecine. Ces gens qui viennent à vous sont le support d'une thérapeutique conçue pour votre propre bourse. Soyez tous maudits charlatans diplômés. Je vous souhaite autant de souffrances, de moments de cafard que j'ai sentis après être passée dans vos mains. Lorsque votre dernière heure sera venue, n'oubliez surtout pas d'indiquer à vos proches où se cache le magot si dignement et si péniblement accumulé au gré des années. Jetez un dernier regard sur vos héritiers, n'ayez pas peur de les regarder! Ils vous méprisent et vous maudissent autant que je vous méprise et que je vous maudis.

Mais dans tout cela, je n'oublie pas qu'il existe des docteurs soucieux pour leur malades et j'ai pour eux la plus grande estime. Je pense à ce docteur de Nice dont le traitement m'a été bénéfique - tu m'avais interdit le travail en salle climatisée. J'ai travaillé à la climatisation... à contre-cœur, et le résultat ne s'est pas fait attendre. Je pense aussi à cet éminent spécialiste des Hautes-Alpes, dont le traitement proposé dans différents congrès

a été rejeté par ceux qui ne pratiquent pas la médecine dans le même sens. Pourquoi a-t-il été rejeté? Tout simplement parce que les malades se rétabliraient beaucoup trop vite et guériraient dans certains cas, ce qui entraînerait des répercussions néfastes dans les centres de cure et maisons de santé.

Toujours une histoire de sous.

Yvonne Despinasse

NOTA: LE TEXTE SE LIT DE HAUT EN BAS, COMME SI LES DEUX PAGES N'EN FORMAIENT QU'UNE

LA CHASSE ET LE FRISSON DU BAROUD



Tout est bon aujourd'hui pour renforcer l'Etat. Les chasseurs ne sont pas les derniers mobilisés et se prêtent avec complaisance à ce Kriegspiel saisonnier que constitue la chasse.

Ils prennent des gueules de G.I.'s dans les rizières, en brassant silencieusement le maïs, en piétinant les chaumes, le regard cruel et le geste désinvolte.

Ils quadrillent le maquis. C'est la chasse à la bête, répétition pour une future chasse à l'homme. Un Conty, un Baader peut-être. Par grandes rangées de rabatteurs et de chasseurs au coude à coude, ou bien tireur solitaire. Tous ces gens-là ont pris l'initiative de se mobiliser pour répéter une fois encore le scénario du type désarmé que d'autres types, armés, traqueraient. Il faudrait les décorer. Ils le méritent.

La chasse est une espèce d'exercice militaire organisé par les civils et témoigne clairement de la facilité et de la disponibilité des gens (quand même un peu dressés à cela) à parader les armes à la main, pour le plaisir comme ils disent. C'est une milice spontanée et clandestine qui ne demande qu'à prendre du service.

La chasse est familiale. Papa emmène fiston voir comment on tue, apprendre les gestes élémentaires. Donner la mort est une jouissance d'adulte.

Ces gens-là éprouvent le grand frisson du pouvoir. C'est éblouissant d'être celui qui peut donner la mort Cranerie de ceux qui peuvent, de ceux qui ont les moyens: tout un comportement. Un langage, des gestes: le frisson du baroud. Relents de guerre d'Algérie telle qu'on la raconte: de vaillants guerriers qui ne se cachaient pas pour faire la guerre, qui en respectaient les sacro-saintes règles. Mais le gibier est traître, il ne porte même pas d'uniforme, il se cache, il prend la couleur de la terre. Comme le "rebelle" le gibier a peur de la mort. Il est plus humain que son bourreau. tout bête qu'il soit.

Guerre d'Algérie ou d'ailleurs. c'est plutôt: ratissage, battue, filtrage, quadrillage, contrôle d'identité, état de siège quotidien. l'armée comme appareil policier. Rien ne ressemble plus à la chasse que le maintien de l'ordre par une armée d'occupation.

Avec la chasse l'arme à feu devient quotidienne, familière, elle reste à portée de la main.

La chasse et les chasseurs ont leur place dans la Défense Opérationnelle du Territoire, pour parfaire la couverture et le contrôle de l'ensemble du pays. Chaque saison de chasse est une manœuvre de longue durée. Faire patrouiller des milliers d'hommes en armes qui tirent sur tout ce qui bouge, c'est une expérience intéressante dont les militaires ne doivent pas manquer de tirer des informations.

Et cela fonctionne très bien. Tous ces baroudeurs, auxquels il a sûrement manqué une guerre, ou dont la mémoire est déficiente, remettent à jour pendant la saison de chasse des réflexes bien conditionnés. La chasse c'est la guerre des frustrés du baroud, la guerre telle qu'ils la rêvent.

Avec les récentes manœuvres en terrain libre, au cours desquelles les militaires sont sortis de leurs camps, par définition trop étroits et extensibles, l'armée a illustré que le territoire des chasseurs était interchangeable avec celui des militaires.

Le "savoir-vivre-ensemble" perdu qui tourmente les sociologues est désormais remplacé par l'apprendre-tuer-ensemble qui caractérise l'esprit de la chasse et les autres résidus du baroud.

R.S.

UN AMOUR DE MANO EUVRE GENTIANE XXIII

Des bleus, des rouges. Sur fond plus ou moins blanc... Esprit patriotique. Hasard... Coïncidence: pas tout à fait.

Les bleus, c'est les "gentils" ce sont nos amis (le bleu, c'est la couleur de l'amour paraît-il), ceux qui nous défendent...

Le blanc, c'est ce qu'il reste de neige entre les Grandes Rousses et la Maurienne. C'est la toile de fond.

Et les rouges, on se demande bien pourquoi la manœuvre consiste à les repousser vers l'Est... Petite guerre... Antipathie du rouge... C'est le communisme qui s'étend et il faut prouver que l'armée française peut lui résister...

Combien parie-t-on que ce sont les unités dites "bleues" qui emporteront le succès sur les unités dites "rouges" lors des manœuvres militaires actuelles.

Ce qui est rassurant, par contre c'est l'optimisme présent... On joue à la guéguerre, on fait semblant de se tuer, mais pour garder son sourire et son calme, on donne à tout ce là un joli nom de fleur: c'est mignon, mignon tout plein les gentianes !!!

Marc P.

NDC: A bas toutes les armées: les bleues, les blanches et les rouges!

et le sentier

"Je veux dire aux Français de découvrir leur pays à pied, car il y a, dans l'effort, une joie qu'ils devraient davantage connaître. En effet le loisir, ce n'est pas l'inactivité".

Toujours dans le Dauphiné Libéré, inépuisable mine de perles, cette citation, accompagnée d'une photo: "Jean Pierre Soisson, ministre de la Jeunesse, des sports et des loisirs", effectuant l'ascension du Mont Ventoux par le versant Nord. Il n'aurait pas mis 4 heures pour faire le parcours, soit près de 1500m de dénivellation, ce qui n'est pas mal pour un ministre de la Jeunesse et des Sports qui n'est ni jeune ni sportif. Pendant ce temps, un de ses prédécesseurs, Pierre Mazeaud, commande, le mot est juste, une expédition lourde à l'assaut (c'est bien le mot) de l'Everest. L'expédition, très lourde, peut se comparer à une opération militaire, et comme elle ne vise que la première conquête française du toit du monde, cela ne peut se dérouler qu'avec des cocoricos répétés.

Mais pour revenir à notre Soisson qui a vaincu le sommet du Ventoux en même temps que celui du ridicule, disons qu'il marche à contre-courant, puisque, comme chacun sait, les Français ne rêvent que de plages surpeuplées, de campings, de camion de propylène et de boîtes de nuit.

"Le loisir, ce n'est pas l'inactivité". M. Soisson voulait dire: "Soyez inactifs mais n'arrêtez pas de consommer et de produire." On peut aussi renverser sa proposition et dire: "le travail ce n'est pas l'activité", ou encore, "le travail c'est le détournement de l'activité au profit de quelques uns". Ces quelques uns parmi lesquels les Soisson, les Giscard, grands découvreurs de leur pays en hélicoptères, randonneurs d'opérette. En 1978, il faut au moins être ministre, sinon président, pour s'apercevoir que les sentiers existent.

légitime attaque

OU

Je flingue et tu comptes

Tu flingues et je compte

Vous flinguez et nous comptons

Vous comptez et nous flinguons

Imaginez que je flingue mon patron parce qu'il ne me paye pas comme il faut mes heures supplémentaires, parce qu'il me vole...

Imaginez que ses clients le tuent parce qu'il arrondit ses prix, parce qu'il les vole...

Imaginez que le directeur de Codunic soit purement éliminé de la société par ses employés parce qu'il les exploite durement, parce qu'il en paye certaines avec beaucoup de retard, parce qu'il n'accepte pas même un congé de maladie et les vole ainsi en plus de leur argent de leur droit au travail.

Imaginez qu'après avoir acheté un paquet de nouilles ou de soupe, je demande le directeur et que je lui tire dedans parce que je considère qu'il me vole...

Pire, imaginez que j'entre chez Monsieur Braillard et que je demande une ampoule pour lampe de poche. Vais-je le tuer parce que je suis conscient que sur le prix qu'il me fait il me vole encore.....

même que

Décidément on ne se comprend pas. Oui et c'est grave. Sommes nous si différents que cela. Et puis sur quoi reposent nos idées, nos diverses opinions? Un conflit de génération dont on parle tant et qui vraiment existe. Et toujours, il y a faille (parfois réduite à une ligne mais aussi souvent même béante à l'infini), c'est dans la conception de l'existence que les avis sont si antagonistes. Et, dans ce cas, à quoi sert la discussion, le débat sinon qu'à renforcer la polémique et retrancher encore plus profondément chacun dans sa vérité. L'existence apparaît dès lors comme deux chemins différents qui ne se rencontrent périodiquement que pour permettre aux voyageurs de se rentrer dedans.

Pourquoi ne pas envisager une même route ou même deux voies parallèles. On pourrait cheminer ensemble dans la tolérance. Voilà le mot est dit. Tolérance. Mais jusqu'où va-t-elle? A chacun sa façon de vivre, de se conduire. Mais faisons confiance aux parents pour cela. Ils ont là-dessus une petite idée: un programme qui in consciemment au fil des années, dans leurs petites têtes, s'est élaboré. Quoi de plus normal, de plus légitime? "Réussir dans la vie". La vie est un combat. On n'est pas là pour se marrer tout le temps, merci et à bientôt. Deux années de questions, de passages délicats et bientôt l'affaire est dans le sac et l'ado devenu digne d'entrer dans le monde des adultes se range, s'identifie à la masse. Voilà le schéma normal, logique, inévitable. Eh oui, inévitable.



Et les marginaux, me direz-vous? Je m'en fous pour la belle raison qu'il n'y a pas de marginaux. De quoi? Oh oui, de la société industrielle et capitaliste abrutissante, avilissante et inhumaine. A vos souhaits! Moi ça va, un peu mal aux dents mais je vis quand même. Le temps déconne aussi un peu. Quelle merde vraiment! Y a plus de saisons. Plus aucune valeur vraie, plus de sécurité, tout change tout bouge: ça pète à des endroits dans notre monde. Y en a qui y croient, pourquoi pas nous? La chose emmerdante c'est qu'on a pas faim et qu'on continue à jeter le pain aux poubelles. Alors faut se faire une raison: la révolution, c'est pas pour nous. Nous il faut qu'on pense et qu'on écrive en conséquence. Le mieux à souhaiter c'est qu'on arrive à une action chez nous, autour de nous. Mais quel pas fantastique à effectuer!!! Non, je préfère écouter un peu de musique et lire Le Monde ou Libé. Même que ça sert de savoir les saloperies de notre monde. Même qu'on peut devenir très fort en géographie politique. Même que la frime c'est de la connerie. Même que je fais ce que je veux, même que je vis, même que j'en ai marre de dire que j'en ai marre d'être bien et réciproquement...allo. Salut! Même que la vie est belle, même que les gens sont ce qu'ils sont,

fait divers

"La montagne meurtrière", "la montagne a encore tué" et ainsi de suite. On peut d'ailleurs reconsidérer toute l'actualité pour lui donner cette apparence (sur)naturelle:

- la pesanteur a encore frappé (un homme se jette par la fenêtre),

- inertie criminelle (carambolage sur l'autoroute),

- Guy des Cars assassin (un homme tue sa femme en lui lançant au visage les oeuvres complètes du grand écrivain).

Non aux journalistes charognards du sensationnel! (ou comme quoi les lois sur la presse n'obligent pas à reconnaître celles de la causalité).

télés libres?

Par définition, la montagne est un terrain accidenté. On y reçoit mal les émissions de télé. Aussi les réémetteurs sont-ils plus nombreux qu'ailleurs. Et les voleurs de réémetteurs aussi sont plus nombreux. Le 5ème vient de disparaître en un an dans le département des Hautes-Alpes "C'est sûrement un spécialiste"; "il s'agit bien d'une ou de plusieurs personnes averties des choses de la télévision" dit le Dauphiné Libéré du 2/10/78 qui n'en finit pas de se scandaliser qu'on puisse être au parfum des techniques de télévision. Où va-t-on si maintenant le savoir scientifique échappe aux spécialistes officiels? Tous ces réémetteurs donnent "de quoi, semble-t-il, installer des stations de relais pirates, dans plusieurs endroits". Telle est la conclusion de l'article dont l'auteur ne va pas jusqu'au bout de sa pensée (?).

Imagine-t-on des voleurs de relais qui revendent ce matériel? Oui, c'est même la solution la plus vraisemblable. Imagine-t-on des citoyens frustrés de leurs drogues télévisées, se mettant hors-la-loi pour assurer la bonne réception de leur contingent quotidien de bêtise télévisée? Non, il n'est pas possible qu'on soit parvenu à un tel niveau d'aliénation. Seule explication: il y aurait donc un réseau clandestin de télévision, une télé libre dans la région, des gens qui se feraient, selon leur propre canal, leur télé bien à eux. Un moyen d'être ensemble par delà les montagnes. L'expérimentation sociale dans les Hautes-Alpes, ben ça alors...

→ même aux chiottes, même que "ta gueule", (même que j'arrive plus à écrire). Même que le Lautaret est fermé. Même que l'homme est unique. Et ils sont quatre milliards. Même que je vais me laver les dents, même que l'armée, ça forme un homme...

↑ Même que c'est toi qui l'as dit, c'est toi qui y est...

↑ Même que même si même un jour même nous-mêmes on ne sera plus les mêmes quand même, même?

↑ spleen, même exploité moi-même, à vif ou à vie sur le tas même..

LUI-MEME

(ou quelqu'un qui l'a bien connu)

"Benjamin a un gros mot dans la poche de sa blouse.
Il a bien envie de lancer ce gros mot sur Elise qui l'embête depuis un moment.
Il plonge la main dans sa poche..."

L'imprimerie du Colombier à Gap, depuis un an déjà imprime et diffuse des livres d'enfants. Une entreprise ambitieuse car l'impression et la diffusion de la littérature enfantine est chose mal aisée dans notre société. L'équipe actuelle est composée de 4 personnes qui se partagent l'impression, le texte et les dessins.

Le gros mot....J'ai cherché éperdument le gros mot: il n'est ni "sous le banc, ni dans le sac de billes, ni sous les chaussures des enfants, où peut il bien être...?" Dans les dessins? Je n'ai pas été invité à me glisser sous le banc. Il me manquait tous ces petits détails que l'on découvre au fur et à mesure que l'on regarde et qui permettent de s'évader, d'imaginer. Mais peut être je ne sais plus imaginer et l'enfant saura rajouter avec ses crayons ce qu'il voit sous le banc....

Le texte est très simple, trop peu poétique à mon goût. L'histoire elle finit bien: "Benjamin est ravi, il prend son gros mot et l'enveloppe avec précaution dans son mouchoir."

Le gros mot tout au long de l'histoire est désiré, cherché, puis devient une chose que l'on prend et que l'on garde soigneusement au fond de sa poche avec le canif, les petits cailloux, les élastiques.

Ce livre destiné aux enfants, m'a plu, mais je suis un adulte. C'est une critique d'adulte pour adultes qui achèteront le livre à leurs enfants.

Laissons la parole aux enfants!

On peut commander le livre à l'imprimerie du Colombier, 38 Rue David Martin 05000 GAP.

"Information Jeunesse"

Une tentative journalistique originale a pris fin dans le silence de l'été. En effet le premier journal sans lecteurs n'a pas survécu.

Malgré le dynamisme de son éditorialiste, Paul Dijoud.

"Information Jeunesse" journal absolument pas électoral, qui tirait à 300.000 exemplaires, presque tous distribués gratuitement (plusieurs exemplaires à chaque "jeunes"), ne laisse derrière lui qu'un passif de 2.300.000 frs. (230.000.000 anciens!), ce qui finalement est un beau résultat, compte tenu des objectifs tout à fait désintéressés que se fixait cette feuille hautement culturelle et publicitaire.

(Source: "Le Monde" 3-4; 9; 78)



MEFI!

Jusqu'à ce que je lise MEFI!, je n'osais pas sortir dans le monde, parce que mes noeuds de cravates étaient toujours vilains, même le service militaire ne réussit pas à m'apprendre cet art délicat, mais grâce à MEFI! maintenant je sais, je fais même des variantes: noeud Windsor, noeud Manhattan; ma vie en est changée!

Mais dans MEFI! il y a aussi 8 pages de VOLNY que les lecteurs de Fluide Glacial connaissent pour RAHL le Bosniaque, le bossu démoniaque ou le Beau sue de l'ammoniaque ou le Bossu de la matraque ou le... enfin 8 pages d'une B.D. syndicale qui finit dans le sang.

Puis, "La dynamique des sphères", un récit pour transformer la ville, venez haletter avec ses héros dans l'atmosphère ambiguë du gigantisme urbain, dans le treillis des poutrelles me talliques, venez voir brûler la ville!

MEFI! Mensuel convivial de divagation politique,
c/o D. Rougé, 6 Rue Mal Fayolle 13004 Marseille

Abonnement à 6 Nos: 18 F
Le N°: 3 F.

Et s'il y a des reimoises et des reimois parmi nos lecteurs, ils seront sûrement intéressés par "Le pavé dans la Marne", journal régional d'information et d'expression populaire qui paraît, comme son nom l'indique, dans la Marne, à Reims et à Chalon. L'adresse c'est: B.P. 26 51350 Cormontreuil.

Son but: faire de la contre-information, parler de tout ce qui est tenu sous silence par la presse dominante, mais sans pour autant devenir spécialiste ou professionnel de ce type d'information.

L'éditorial du N° 8 (septembre) explique de manière très positive le fonctionnement de journal: choix des articles, diffusion, réunions...

Si on peut résumer en deux mots la démarche du "Pavé dans la Marne" ou celle du "Légume humain" de Gap par rapport à celle de Transhumances, il faut dire que le Pavé et le Légume ont dans leur proximité tous les contacts possibles, ils ont une ville et toutes les rencontres que cela permet, ils ont des lecteurs sur place, alors que Transhumances, dans la bonne ville de Briançon, ne trouve qu'un désert d'Etat. De là une conclusion: si la contre-information est possible à Gap et à plus forte raison à Reims, elle est impossible, illisible à Briançon. On se trompe peut être à Transhumances, mais on souhaite pour l'instant faire plutôt de la

"contre-idéologie", c'est-à-dire essayer de brouiller tout ce que les technocrates ordinaires disent et répètent à propos de la montagne.

Contre-information et contre idéologie, c'est complémentaire, c'est une différence d'échelle dans le regard.

CHANSON POUR TRANSHUMANCES

A la saison du rêve la grande transhumance
Fait sortir du bercail des troupeaux en partance
Sue le chemin d'errance tracé et balisé
Passages protégés, directs et sans arrêt
Des bergers en gants blancs agitent leur bâton
Et les moutons bêlants s'encornent du klaxon

Plein gaz vers le bon air, c'est l'échappement libre
Un grand flux de pétrole déferle sur les routes
Envahissant par vagues des plages surpolluées
Le goudron colle aux pieds comme il fond sous les pneus
Si tu pleures, indignation, inexplicablement
La marée noire était au fond des réservoirs

Et pour vivre autrement, vacances à domicile
Dans une caravane, bric-à-brac familial
Coquille sûre et carapace automobile
La route n'est plus loin qui rattache au vivier
Cordon ombilical jusqu'à la ville mère
On transhume au hasard dans le sein de l'enclos

Et pour savoir jouer il faudrait posséder
Chacun sa part de neige et sa place au soleil
Le temps d'apprivoiser c'est de l'argent perdu
L'espace et le silence se traversent en vitesse
L'inconnu se découvre au travers du pare-brise
La solitude en haut du grand téléphérique

Le loisir est parqué ainsi que la nature
Mon jardin, mes congés, notre parc national
Quand retranchés d'un monde assailli de machines
Un mois, quelques hectares de surfaces vivables
Sur l'aire aménagée les robots se reposent
Prenant béatement un air conditionné

Et le reste du temps est un champ de manoeuvre
Où l'homme se défait en attendant de fuir.

Pierre Leblanc

LEGUME HUMAIN

lettre
d'amour

Le LEGUME HUMAIN, gazette du terrain vague de l'expression est réparé. Le N° 8 apporte un très utile dossier sur la "légitime défense" et le procès Gaillard (coupures de presse, réactions, commentaires...). Et puis l'armée, la délinquance patronale (les H.A. c'est pas la jungle mais presque...) le viol, des nouvelles du serpent de mer écologie. Sans oublier les dessins de Crespin.

Bref, le LH c'est pas le Daubé, vous l'aviez compris.

Le LEGUME HUMAIN, 9 Passage Rolland, 05000 Gap
Abonnement: 1 an, 40 f
Soutien, 50 f.

Le N°: 2,50 f

CCp F. Isnard

1 223 41 M Grenoble

"... je n'ai pas acheté le n°3: où sont les nomades et vagabonds que vous nous promettiez? Cherché en vain! Vos prières sont des berceuses. Il faut que vous décidiez du chemin à suivre: où allez-vous?"

Plutôt que de repeindre une nième fois la même porte, vous pourriez tracer les contours du décor qui est derrière.

Sortez par la fenêtre, vous irez plus loin...

"Mais, moi-même, que puis-je offrir de tout cela?"

N'importe, le départ est sacré!"

Jean-François

